

HISTOIRE
DE RASSELAS,

PRINCE D'ABYSSINIE;

PAR SAMUEL JOHNSON.

TRADUCTION NOUVELLE,

PAR M. G...

TRADUCTEUR DES JOURNAUX DES SIÈGES ENTREPRIS
PAR LES ALLIÉS EN ESPAGNE.

TOME I.



A PARIS,
CHEZ FRANÇOIS, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N° 202.

~~~~~  
1822,

44167



HISTOIRE  
DE RASSELAS,

PRINCE D'ABYSSINIE;

PAR SAMUEL JOHNSON.

TRADUCTION NOUVELLE,

PAR M. GOSSELIN,

TRADUCTEUR DES JOURNAUX DES SIEGES ENTREPRIS  
PAR LES ALLIES EN ESPAGNE.

TOME I.



A PARIS,

CHEZ FRANÇOIS, LIBRAIRE,  
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N° 202.

1822.



Il déploie ses ailes.

Charal inv. et del.

Page 16.  
Litho de M. 21

## AVERTISSEMENT.

LE roman de Rasselas, qui est l'histoire de la plupart des hommes, jouit d'une réputation trop justement méritée pour qu'il soit maintenant possible d'ajouter de nouveaux éloges à ceux que son illustre auteur a reçus chez toutes les nations. Un traducteur doit regretter de n'avoir pas à remplir cette obligation ; car c'est d'ordinaire en signalant les beautés de son modèle, toujours plus faciles à sentir qu'à bien rendre, et en cherchant à communiquer l'admiration qu'il inspire, qu'on parvient à captiver doucement la bienveillance du lecteur. Peut-être notre traducteur se serait-il consolé de perdre cet avantage, s'il n'eût été privé que de celui-là ; mais ce n'est que le moindre, et par malheur il en est d'autres dont nous ne pouvons en conscience nous dispenser de dire un mot, quoique nous sachions combien il est peu intéressant de connaître les circonstances dans lesquelles un travail a été entrepris et les motifs qui engagent à le publier.

La traduction que nous offrons au public était achevée il y a cinq ans. A cette époque il n'existait qu'une traduction française des aventures du prince d'Abyssinie, faite par M<sup>me</sup> Belot en 1768, et dont nous n'avons eu connaissance que par les articles biographiques relatifs à Johnson. Charmé par la haute philosophie, la profondeur de pensées, la richesse d'images empreintes sur chacune des pages de cet intéressant ouvrage, notre traducteur se faisait un amusement de le rendre dans sa propre langue, et croyait alors ne travailler que pour lui seul. Il eût été d'autant moins porté à publier son travail, que dans l'intervalle des cinq années qui viennent de s'écouler, deux traductions du même roman ont été mises au jour. Mais aussi dans cet intervalle il a eu le tort, assez commun de nos jours, de faire gémir la presse et de glisser au milieu des belles réimpressions de nos classiques et des productions romantiques à la mode, un grave in-octavo auquel le public a daigné faire un favorable accueil. Or, nos lecteurs conviendront avec nous qu'il n'est pas aisé de s'arrêter en si beau chemin, et qu'on est pardonnable de risquer aujourd'hui un modeste in-douze,

surtout lorsqu'il n'y a plus qu'à le livrer à l'impression : ainsi Rasselas, qui n'eût pas ôsé paraître seul, se présente à l'ombre d'un gros volume ; et voilà comme

Une faute toujours entraîne une autre faute.

Après avoir établi d'une manière décisive aux yeux des lecteurs la nécessité de leur faire lire notre traduction ( et nous ne pensons pas qu'ils conservent le moindre doute à cet égard), nous devons ajouter, sans une vaine recherche de modestie, que notre traducteur ne croit pas, cédant aux illusions de l'amour propre, avoir mieux fait que ses devanciers ; il vient après eux avec la seule ambition de se placer sur la même ligne. On ne saurait d'ailleurs trop répandre un ouvrage qui offre une peinture si naturelle de la vie, où l'on trouve les maximes d'une philosophie conservatrice, et dont le sujet fut à la même époque traité par Voltaire, dans *Candide*, avec une imagination plus brillante, mais peut-être aussi avec moins de philanthropie. En découvrant que tout n'est pas au mieux dans ce meilleur des mondes, Voltaire rit des maux de l'humanité, tandis que Johnson, plus sérieux, montre un plus tendre intérêt pour les malheurs qui affligent l'homme sur la terre, et s'y associe en quelque sorte ; car sous le nom du philosophe Imlac, il se peint lui-même et rend compte de ses opinions. Si les précédons traducteurs ont eu l'avantage de paraître les premiers, nous nous rassurons en pensant qu'une nouvelle traduction d'un bon ouvrage ne saurait être surabondante, et en nous rappelant cette observation qui se vérifie chaque jour davantage :

*Habent sua fata libelli.*

Quoi qu'il arrive, nous n'avons pas cru devoir faire moins pour nos lecteurs que les éditeurs des autres traductions. Nous avons joint à la nôtre une notice sur la vie et les ouvrages du docteur Johnson, et nous l'avons enrichie d'une estampe lithographiée que nous devons au crayon élégant et facile de M. A. Chazal, auteur de la *Flore pittoresque*, jeune artiste aussi recommandable par son talent que par sa modestie.

Si pourtant, malgré les soins que nous avons pris pour mériter le suffrage du public, il croyait dans sa justice devoir nous le refuser, alors, déférant à un jugement si respectable, nous lui promettons de remettre Rasselas avec toute sa famille dans la vallée Heureuse, ou pour parler sans figure, dans le porte-feuille, et de ne l'en laisser sortir jamais.



## NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE JOHNSON.

SAMUEL Johnson, que l'Angleterre compte au nombre de ses plus grands écrivains, naquit à Litchfield, dans le comté de Stafford, le 18 septembre 1709. Son père exerçait la profession de libraire dans cette ville et y jouissait de la considération publique. Quoiqu'il fût connu pour son dévouement à la maison des Stuarts, il n'en fut pas moins, à plusieurs époques, nommé premier magistrat, et sut concilier son attachement avec ses devoirs, Johnson à qui son père communiqua de bonne heure ses principes et ses préjugés, les partagea toute sa vie, comme il conserva les idées religieuses de sa mère ; même à l'époque où les écrits des philosophes avaient une vogue presque universelle. Doué de l'imagination la plus vive, il ressentit jusqu'à son dernier jour l'influence de sa première éducation ; et comme si la providence voulait que l'homme de génie gardât quelque signe de sa faiblesse primitive, il mêlait aux qualités d'un esprit profond les opinions les plus superstitieuses ; il croyait aux mauvais jours, aux revenans, et fut sans cesse agité par la crainte de la mort et des peines éternelles. Les infirmités physiques qui l'affligèrent dès son enfance, n'influèrent pas moins sur sa destinée. Ayant gagné les écrouelles de sa nourrice, son visage, dont les traits étaient réguliers, fut défiguré, et il perdit l'usage d'un œil. Il avait en outre hérité de son père un penchant mélancolique dont les accès le privaient de toute opération intellectuelle et lui faisaient craindre pour sa raison. Grand et robuste, il était sujet à des tics convulsifs. ce qui, joint à son embarras naturel et à la rudesse de ses manières, augmentait encore sa laideur. Mais si la nature avait refusé à Johnson la beauté du corps d'où naît presque toujours la première impression favorable, elle l'en avait amplement dédommagé par les dons de l'âme et du cœur : sensible et bienfaisant, courageux dans le malheur, constant dans ses affections, personne ne déguisait moins ses défauts et ne

cachait avec plus de soin ses vertus et ses bonnes actions dont plusieurs ne furent connues qu'après sa mort.

Dès son plus jeune âge, Johnson se fit remarquer par sa facilité et une intelligence supérieure, et il devança tous ses camarades de classe. Il commença l'étude des langues grecque et latine dans l'école publique de sa ville natale, puis à quinze ans on l'envoya à l'école de Stourbrigde dans le comté de Worcester. M. Wentworth en était alors le principal : c'était, au témoignage de Johnson lui-même, un homme très-habile, mais paresseux à l'excès, et qui le traitait avec une sévérité extraordinaire.

Le père de Johnson voulant mettre à profit les heureuses dispositions que montrait le jeune Samuel, lui obtint en 1728 l'emploi de gouverneur du fils d'un homme riche qui allait au collège de Pembroke à Oxford pour continuer ses études : à cette époque il avait atteint sa dix-neuvième année. Au bout de deux ans, Johnson perdit son élève ; il resta au collège, mais sans traitement et dans une situation d'autant plus pénible que son orgueil lui faisait refuser les secours de l'amitié. Bientôt il fut contraint d'abandonner l'université, sans avoir pu y prendre ses degrés : circonstance qui lui fut très désavantageuse dans la suite. Il y avait déjà obtenu des succès flatteurs. Son professeur l'ayant, pour de légères fautes, condamné à traduire en vers latins, pendant les fêtes de Noël, le poème de Pope sur le Messie, il exécuta si heureusement cette tâche que le bruit s'en répandit dans toute l'université. Cette traduction fut imprimée à son insu, et Pope l'ayant lue, dit qu'un jour on croirait le poème Anglais traduit du latin. Cet éloge, où l'on voit le noble encouragement d'un homme de talent, n'est pas sans exagération, mais il prouve du moins que la production qui en est l'objet ne manquait pas de mérite.

Après avoir fait des entreprises de commerce peu heureuses, le père de Johnson, âgé de 79 ans, mourut en 1731, dans un état voisin de la misère, et ne laissant pour héritage à son fils que vingt livres sterling (quatre cent quatre vingts francs), faible ressource avec laquelle le jeune Samuel, sans emploi et sans protecteur, fut jeté dans le monde à l'âge de vingt deux ans. Dans cet isolement absolu, il chercha d'abord à gagner sa vie comme répétiteur dans l'école publique de Market-Bosworth, au comté de Leicester ; mais cette occupation lui paraissant trop pénible il fut obligé d'y renoncer. M. Hector, chirurgien de Birmingham, qui avait été son camarade de classe et lui était resté tendrement attaché, le recueillit dans sa maison. Pendant son séjour chez cet ami il traduisit du français les voyages de Lobo



en Abyssinie pour un libraire qui lui paya sa traduction seulement cinq guinées (cent vingt francs). Ce fut la lecture de cet ouvrage qui dans la suite lui donna l'idée de placer en Abyssinie la scène de son *Rasselas*.

Johnson ayant atteint sa vingt-huitième année, épousa Mistriss Porter, veuve d'un mercier de Birmingham, dans le comté de Warwick, âgée de quarante huit ans, mais qui possédait huit cent livres sterling (environ vingt mille francs ). Quelques-uns de ses biographes prétendent qu'il ne chercha dans cette union disproportionnée qu'un refuge contre la misère, et cette opinion semblerait fondée si l'on s'en tenait aux apparences seules, puisque, outre la différence d'âge, Mistriss Porter ne le cédait en rien à Johnson pour la laideur. D'autres, au contraire, attribuent ce mariage à une parfaite analogie de caractère entre ces deux personnes, et cette dernière version, d'après le caractère de Johnson, paraît plus vraisemblable ; car il avait trop de courage pour agir contre son inclination, et il était doué d'une franchise trop énergique pour exprimer sans le ressentir, l'amour qu'il témoignait à sa femme, et feindre la vive douleur que lui causa sa perte qui arriva en 1752.

Long-temps persécuté par la mauvaise fortune, il était naturel que Johnson cherchât à profiter de ce commencement de prospérité pour asseoir les bases d'un établissement. Il essaya donc d'élever un pensionnat à Edial près Litchfield, mais il ne put réunir qu'un petit nombre d'écoliers, parmi lesquels se trouvait le Roscius anglais, David Garrick, qui resta toujours son ami sincère.

Johnson fut bientôt contraint d'abandonner son établissement, après y avoir consumé le peu qu'il possédait ; il se rendit à Londres en 1737, accompagné de Garrick qui, comme lui, venait y essayer ses talents, et où ils devaient tous deux obtenir une grande célébrité avec une fortune différente. Trois mois après son arrivée, il offrit à M. Fleetwood, directeur du théâtre de Drury-Lane, sa tragédie d'Irène qu'il venait d'achever ; mais celui-ci ne voulut pas la faire représenter. N'ayant d'autre ressource que son talent pour exister, il offrit sa plume à M<sup>r</sup> Cave, propriétaire d'un recueil périodique intitulé : *The gentleman's magazine*, et il fut chargé de rendre compte des discussions parlementaires, qui y parurent sous le titre de *Débats dans le sénat de la grande Lilliput* ; ses articles eurent d'autant plus de succès qu'à cette époque le parlement exerçait sur la presse une censure rigoureuse, et que l'entrée de la chambre des communes était interdite au public ; les débats étaient rédigés sur de simples notes données par les huissiers que le directeur payait pour cela, et au moyen d'anagrammes et de certaines

combinaisons des noms, on indiquait au public les membres qui avaient pris la parole dans une discussion. Les discours que Johnson composait d'après ces notes étaient si remarquables, que Voltaire n'hésitait pas à placer les orateurs de la Grande-Bretagne à côté de ceux de Rome et d'Athènes, et ce ne fut que dans la suite qu'on sut quel était l'auteur de ces éloquentes discours. C'est de ce moment que date sa liaison avec Savage, comme lui poète et malheureux, mais plein d'amabilité et du commerce le plus agréable.

En 1738 Johnson mit au jour un poème intitulé : Londres, dans lequel il imita la satire de Juvénal sur les embarras de Rome et la dépravation des mœurs de la Ville éternelle. Cette production, qui avait été refusée par plusieurs libraires, obtint un grand succès, et par un rapprochement assez singulier, elle parut le même jour que la satire de Pope, qui a pour titre : Mil sept cent trente huit. L'illustre auteur de l'Essai sur l'homme, frappé du mérite du poème de Johnson, chercha à en connaître l'auteur, et prédit qu'il cesserait bientôt d'être ignoré. Malheureusement cette prédiction ne s'accomplit pas, et il resta longtemps encore dans l'obscurité et la misère.

La même année, il prit parti dans l'opposition contre l'administration de sir Robert Walpole, et publia un pamphlet sous le titre de Marmor norfolciense, par Probus Britannicus, dans lequel il blâma, avec autant d'amertume que d'énergie, les mesures du gouvernement relatives à la succession de la maison de Brunswick.

Johnson déjà célèbre par ses travaux littéraires, en tirait si peu de profit, malgré le succès de son poème, qu'il s'était décidé à accepter l'emploi de maître dans l'école publique d'Appleby, au comté de Leicester ; mais il n'avait pas été reçu maître-ès-arts, et Pope, qui essaya de le faire agréger à l'université de Dublin par l'entremise de Swift son ami, ne put parvenir à réaliser ses intentions généreuses, et il fallut encore que le talent malheureux vît échapper cette faible ressource.

Indépendamment des nombreux articles que Johnson publia dans le Gentleman's magazine sur les débats du parlement, depuis 1740 jusqu'à 1745, il l'enrichit encore de la vie de quelques hommes d'état, d'un essai sur le duc de Marlborough qui était alors le sujet de tous les entretiens populaires, et plusieurs autres articles intéressants.

Dans le cours de l'année 1744, Johnson publia la Vie de Savage, enlevé aux lettres par une mort prématurée. Il sut répandre un intérêt touchant sur les malheurs de son ami, et cet ouvrage, qui eut beaucoup de succès, fit

autant d'honneur à son cœur qu'à son talent. Cependant il avait atteint sa trente cinquième année sans avoir pu s'assurer une existence fixe ; et chaque jour on le voyait former des projets littéraires qu'il ne pouvait exécuter : Hawkins, à qui l'on doit une vie de Johnson, a donné la liste de trente neuf de ces projets. Il s'arrêta pourtant à celui d'une nouvelle édition de Shakespeare dont il publia le prospectus avec un mélange d'Observations sur la tragédie de Macbeth sans produire la moindre sensation ; mais deux ans après, Warburton, sur qui l'opinion publique s'était fixée pour cette entreprise, en fit l'éloge dans la préface de son édition de Shakespeare, et Johnson conserva toujours un souvenir reconnaissant de ce procédé.

Quelques libraires de Londres s'étant réunis, conçurent le projet d'un dictionnaire universel de la langue anglaise et proposèrent à Johnson de se charger de la composition de cet important ouvrage. Personne n'était plus à même que lui de bien exécuter ce travail qui était dans ses goûts, et il y consentit moyennant la somme de 2575 livres sterling ( environ trente huit mille francs) qui devait être payée successivement. Il en rédigea le plan en 1746, et on l'annonça l'année suivante dans une brochure intitulée : Plan d'un dictionnaire de la langue anglaise dédié au comte de Chesterfield. Johnson y employa sept années consécutives avec six copistes. Il écrivait lui même les mots avec leurs étymologies et leurs acceptions, et faisait transcrire des exemples qu'il avait indiqués dans les auteurs. Ce dictionnaire, rédigé à l'instar de celui de l'académie française, mais avec plus d'étendue, parut en 1755 et ne fut pas dédié au lord Chesterfield comme l'avait annoncé le prospectus, parceque Johnson avait eu à se plaindre de ce seigneur qui, cherchant à réparer les torts qu'il avait eus envers lui, publia deux articles dans la seule intention de le louer. Cet ouvrage, le plus beau monument de lexicographie qui ait été élevé chez aucune nation, fit une telle sensation dans le monde littéraire, que les académies de France et de la Crusca envoyèrent chacune leur dictionnaire à l'auteur, comme un témoignage de reconnaissance pour le signalé service qu'il venait de rendre aux lettres. Peu de temps avant qu'il parût, Johnson avait reçu le diplôme de docteur de l'université d'Oxford.

Garrick ayant réuni le privilège et la direction du théâtre de Drury-Lane, Johnson lui fournit pour l'ouverture de son spectacle, un prologue qui, par la justesse de sa critique et la beauté de la poësie, est un modèle dans ce genre. L'intérêt de l'amitié engagea Garrick à faire représenter la tragédie

d'Irène ; elle eut peu de succès à la scène ; mais elle en eut davantage à la lecture.

Pendant le cours des sept années qui avaient été employées à la rédaction du dictionnaire, Johnson avait fixé sa réputation en publiant le Rambler (le Rôdeur), journal de mœurs dont Addison avait le premier donné l'exemple dans son spectateur, et qui a été si heureusement imité en France par plusieurs écrivains distingués et surtout dans l'Ermite de la chaussée d'Antin et le Rôdeur français. Ce recueil qui, pendant plusieurs années, parut régulièrement deux fois la semaine, fut, du vivant même de l'auteur, réimprimé jusqu'à dix fois. Parmi les éloges mérités qu'il lui valut, on doit compter celui d'avoir procuré à la langue anglaise un nouveau caractère et de nombreuses beautés. Les articles en étaient composés avec une prodigieuse rapidité, et souvent l'auteur les commençait au moment où l'on venait les chercher pour l'impression.

Ce n'est pas le seul ouvrage que Johnson publia pendant la composition de son dictionnaire. En 1749, il mit au jour la Vanité des désirs humains, poème imité de la dixième satire de Juvénal, et le premier qui parut avec son nom. Il travailla aussi en société avec les docteurs Hawkins et Bathurst à la rédaction de l'Advanturer ( l'Aventurier ), journal dans le genre du Rambler, mais qui eut dans l'origine un succès plus populaire : il recevait deux guinées par feuille de ce journal, et il en abandonnait le produit au docteur Bathurst.

A la prière de sa belle fille, il recueillit chez lui une dame nommée Anna Williams, qui avait de l'esprit et des talents littéraires, mais d'une humeur inégale ; il l'a traita toujours avec la tendresse due à une parente. Il luttait encore contre la pauvreté quand il fit cette action généreuse, et l'on a la preuve que quelques années après, l'auteur du dictionnaire de la langue anglaise et du Rambler se trouvait arrêté pour une somme de cinq livres sterling ( environ cent vingt francs ) et qu'il emprunta cette somme à Richardson.

Placé au premier rang des littérateurs Anglais par ses ouvrages, Johnson n'avait pas vu pour cela s'améliorer sa fortune, et il se mit de nouveau à écrire des dédicaces, des prologues, et même des sermons pour des ecclésiastiques paresseux ou privés de talent, qu'on ne put parvenir à connaître parce qu'il eut la délicatesse de ne vouloir jamais les nommer. Il composa aussi divers morceaux pour un journal intitulé : Magazine littéraire ou revue, universelle, L'extrait qu'il fit pour ce journal des recherches de



Soame Jennyns sur l'Origine du bien. et du mal, produisit une grande sensation et fut réimprimé séparément.

M. Cave, propriétaire du Gentleman's magazine, mourut en 1754. Johnson écrivit la vie de cet homme de bien, qui avait protégé sa jeunesse, et trouva dans ce triste événement l'occasion de lui offrir le juste tribut de sa reconnaissance.

En 1756 Johnson renouvela la proposition d'une édition de Shakespeare qui fut exécutée. Deux ans après il entreprit the Idler ( le Paresseux ) qui fut inséré dans un journal appelé la Chronique universelle. Cette production dans le genre du Rôdeur, fut achevée en 1760 : on y retrouve tout le caractère du talent de Johnson, mais le style en est plus naturel.

Au commencement de 1759, il fit un voyage à Litchfield pour dire un dernier adieu à sa mère qui se mourait. C'est pendant son séjour dans cette ville qu'il composa l'Histoire de Russelas dans l'espace d'une semaine. Il en vendit le manuscrit cent livres sterling, et reçut vingt livres à la seconde édition. Cette production, la plus parfaite peut-être qui soit sortie de la plume de Johnson, a été traduite en plusieurs langues. Une chose digne de remarque. c'est qu'à la même époque, Voltaire faisait paraître son roman de Candide, où il a traité le même sujet. M. Walckenaer, dans un excellent article de la Biographie universelle, a parfaitement caractérisé la différence du génie de ces deux écrivains : « Voltaire, dit-il, a également pour

« objet de montrer les inconvénients et les  
« malheurs attachés à toutes les situations de  
« la vie ; mais il semble prendre plaisir à  
« faire rire des maux de l'humanité et s'en  
« fait une arme contre la providence qui a si  
« mal arrangé, selon lui, les choses de ce  
« monde ; tandis que le moraliste anglais, en  
« fixant l'attention de ses lecteurs sur la va-  
« nité des projets de l'homme et les inconvé-  
« niens attachés à ses destinées, dirige toutes  
« leurs pensées vers un autre avenir, les ex-  
« cite à des méditations salutaires, et fait  
« naître dans l'âme une mélancolie reli-  
« gieuse. »

La réputation de Johnson et l'utilité de ses ouvrages, fixèrent enfin les regards du gouvernement. A l'avènement de George III, M. Wedderburn,

lord-chancelier d'Angleterre, lui fit obtenir une pension de 300 livres sterling, comme une récompense des services qu'il avait rendus à la littérature. On lui fit payer cher, alors qu'il venait de recevoir une pension d'un ministre écossais, la haine qu'il avait toujours montrée contre les hommes de cette nation, et il fut accablé d'épigrammes : on n'épargna pas non plus le ministre ; le Nord-Briton fut rempli de déclamations où on lui reprochait d'avoir récompensé un jacobite. Johnson avait alors cinquante trois ans, et dès ce moment il cessa de dépendre du travail de sa journée.

En 1762 parut son édition de Shakespeare. Les observations qu'il y joignit furent regardées comme celles d'un littérateur habile, et l'on avoua que les beautés et les défauts du Sophocle anglais n'avaient jamais été mieux appréciés, Voltaire, dont Johnson avait réfuté les critiques, critiqua à son tour l'auteur anglais.

Johnson qui trouvait dans la fréquentation des gens de lettres les plus douces jouissances de la vie, fonda en 1764 une société qui prit dans la suite le nom de Club littéraire. Parmi les littérateurs distingués qui faisaient partie de cette réunion, on cite Burke, Langton, Hawkins, Joshua-Reynolds et Goldsmith, auteur du Vicaire de Wakefield,

L'année suivante fit époque dans la vie de Johnson : par l'intermédiaire de M. Murphy il fut introduit auprès de M. Thrall, membre du parlement pour Southwarck et l'un des plus riches brasseurs de Londres. Cette liaison répandit beaucoup d'agréments sur l'existence du célèbre écrivain : il devint l'ami de cet homme estimable qui sut l'apprécier et vécut avec lui dans la plus parfaite intimité jusqu'à sa mort. Il reçut aussi cette année de l'université de Dublin le titre de docteur ès-lois.

Au printemps de 1767, Johnson eut avec le roi George III, dans la bibliothèque du palais de Buckingham, une entrevue particulière que ce souverain avait lui même sollicitée. Il traita l'écrivain avec les plus grands égards et le quitta très-satisfait. La connaissance des opinions politiques de Johnson rend cette circonstance digne d'être remarquée.

Johnson, qui nourrissait depuis long-temps le désir de visiter l'Écosse, le satisfit en 1773, et il en publia la relation sous le titre de Voyage aux îles orientales de l'Ecosse. Cet ouvrage rempli de vues philosophiques et de descriptions animées, est cependant écrit avec des préventions injustes sur les Écossais. Parmi les recherches qui occupèrent Johnson, il nia l'authenticité des poésies d'Ossian, données par Macpherson comme une traduction du herse, ce qui fut le sujet d'une vive discussion entre ces deux

écrivains. Il avait été accompagné dans ce voyage par M. Boswell, son compatriote, homme de mérite et d'un caractère aimable, à qui l'on doit la meilleure biographie de Johnson. Il réunit encore et publia cette année, en un volume, sous le titre de Traits politiques, plusieurs pamphlets qu'il avait composés pour la défense du ministère.

En 1774, il accompagna M. Thrale dans un voyage qu'il fit en France. Foote, qui était à Paris dans le même temps, rapporte que sa physionomie, son costume et ses manières causaient une surprise extraordinaire aux Parisiens. Il avait écrit un journal de son voyage, vraisemblablement dans l'intention de le publier, mais on n'en a jamais eu connaissance. On doit regretter aussi une histoire de sa vie qu'il jeta au feu quelque temps avant sa mort.

Des libraires de Londres s'étant associés en 1777 pour imprimer une collection des poètes anglais, engagèrent Johnson à la diriger et à en composer les préfaces. C'est en développant cette idée qu'il écrivit à 70 ans les Vies des poètes anglais. Ce fut le dernier de ses ouvrages ; et, malgré le grand âge de l'auteur, on y retrouve la même justesse de jugement, la même énergie de pensée qui caractérise ses meilleurs écrits, et un style encore plus facile.

Depuis cette époque, sa santé ne cessa de décliner. En proie long-temps aux craintes de la mort, il en vit les approches avec calme, et termina le 13 octobre 1784 une existence dont aucun jour, de son propre aveu, n'avait été passé sans douleur. Il fut enterré dans l'abbaye de Westminster au pied du mausolée de Shakespeare et près du tombeau de son ami Garrick. Après la mort de Johnson, on lui décerna des honneurs inconnus jusqu'alors, et l'on érigea à cet homme illustre, qui pendant les trois quarts de sa vie n'avait pas su souvent ou reposer sa tête, (<sup>1</sup>) un superbe monument dans la cathédrale de St. Paul : tant il est vrai que l'histoire des nations ressemble plus qu'on ne se l'imagine à celle des simples particuliers. Que d'exemples pareils on pourrait citer depuis Homère, et quel ami des lettres et de la philosophie, en voyant cette tardive munificence de la Grande-Bretagne envers l'un de ses plus grands écrivains, ne se rappellerait involontairement la conduite de Gilblas avec sa famille qu'il laissa dans la misère, et à qui il fit faire de magnifiques funérailles.



# CHAPITRE PREMIER.

## Description d'un Palais dans une Vallée.

Vous qui vous livrez avec confiance aux prestiges de l'imagination, et poursuivez avec ardeur les illusions de l'espérance ; qui comptez que la vieillesse accomplira les promesses de la jeunesse, et que les fautes d'un jour seront réparées par un autre jour, écoutez avec attention l'histoire de Rasselas, prince d'Abyssinie

Rasselas était le quatrième fils du puissant monarque dans l'empire duquel père des fleuves prend sa source, et, par la fécondité de ses eaux, répand dans l'univers les moissons de l'Égypte.

D'après une coutume conservée d'âge en âge parmi les souverains de la zone torride, Rasselas fut, ainsi que les autres enfans de la famille royale, confiné dans un palais pour y demeurer jusqu'au moment où l'ordre de succession l'appellerait au trône.

Le lieu que la sagesse, ou plutôt la politique de l'antiquité avait choisi pour la résidence des princes d'Abyssinie, était une vallée spacieuse dans le royaume d'Amhra, environnée de tous côtés par des montagnes inaccessibles. Le seul passage qui conduisait dans cette vallée était une caverne creusée dans le roc et qui donna lieu à de longues disputes, pour savoir si elle était l'ouvrage de la nature ou de l'industrie humaine. Un bois épais cachait aux yeux des hommes l'entrée de cette caverne, et son issue dans la vallée était garnie de portes de fer fabriquées par les ouvriers des premiers temps, et si pesantes, qu'il était impossible, sans le secours de machines, de les ouvrir ou les fermer.

Du penchant des montagnes qui bornaient la vallée en tous sens, découlaient d'innombrables ruisseaux qui la remplissaient de verdure et la fertilisaient, et qui, se réunissant au milieu, après mille détours, formaient un lac peuplé de poissons de toute espèce, et souvent visité des oiseaux

aquatiques. Lorsque les eaux du lac devenaient trop abondantes, elles se déchargeaient par un canal souterrain ouvert dans la partie septentrionale des montagnes, d'où elles tombaient avec un bruit effroyable dans de profonds précipices.

Les flancs des montagnes étaient couverts d'arbres, et les bords des ruisseaux parsemés de fleurs : chaque souffle des zéphirs répandait les parfums des divers aromates épars sur les rochers, et chaque mois ramenait de nouveaux fruits sur la terre. Les animaux sauvages ou domestiques qui broutent l'herbe tendre ou se nourrissent des feuilles des jeunes arbrisseaux, parcouraient la vaste étendue de ce lieu, n'ayant rien à redouter des bêtes féroces dont les montagnes les défendaient. Ici l'on voyait les troupeaux dans de gras pâturages, la les animaux des forêts bondissant dans la plaine ; la biche légère s'élançait sur les rocs, le singe adroit et souple se jouait au milieu des arbres, et le colossal éléphant reposait à l'ombre des bois. Tous les objets divers répandus dans l'univers se trouvaient rassemblés dans ce séjour. La nature le comblait de ses biens et en éloignait tous les maux.

Cette vallée, aussi féconde que vaste, fournissait avec abondance à ses habitans les choses nécessaires à la vie. Tout ce qui peut ajouter aux délices d'une telle existence leur était accordé lors de la visite que chaque année l'empereur faisait à ses enfans, quand les portes de fer étaient ouvertes au son des instrumens ; et durant huit jours chacun de ceux qui habitaient la vallée était invité à proposer les moyens qu'il croyait propres à en rendre le séjour plus agréable, à occuper les momens de loisir et à charmer l'ennuyeuse lenteur du temps. Chaque désir exprimé était aussitôt satisfait. Tous les artisans de plaisirs étaient appelés aux fêtes. Les musiciens y exerçaient le pouvoir de l'harmonie, et les danseurs montraient aux princes leur adresse et leur légèreté, dans l'espoir d'être admis à passer leur vie dans cette délicieuse captivité ; car on y recevait tous ceux qui étaient jugés capables d'ajouter quelque jouissance nouvelle aux jouissances de la vallée. Tel était l'attrait du calme et du bonheur que procurait cette solitude, que ceux qui y étaient depuis peu désiraient y rester toujours ; et comme les adeptes sur lesquels les portes de fer s'étaient une fois refermées ne pouvaient plus espérer de retour, on ne connaissait point au-dehors l'effet d'une plus longue expérience. Ainsi chaque année ramenait de nouveaux projets aux plaisirs et de nouveaux concurrens pour la captivité.

Le palais était sur une éminence élevée d'environ soixante pieds au-dessus de la surface du lac. Il était divisé en plusieurs quartiers bâtis avec



plus ou moins de magnificence, selon le rang des personnes qui les occupaient. Les toits étaient formés en arcs de pierres massives jointes par un ciment que les années rendaient plus durable, et cet édifice avait traversé les siècles sans que les pluies des solstices et les tempêtes de l'équinoxe y eussent causé le moindre dommage.

Cet immense palais, connu seulement de quelques anciens officiers qui avaient hérité successivement du secret de leur emploi, était distribué comme si le soupçon lui-même en eût fourni le plan. Chaque appartement avait un passage apparent et un passage inconnu. Chaque quartier communiquait avec le reste du bâtiment, soit des étages supérieurs, par de secrets corridors, soit des bas appartemens, par des galeries souterraines. Plusieurs des colonnes avaient des cavités ignorées, dans lesquelles une longue suite de monarques avaient déposé leurs trésors. Ces mystérieux dépôts étaient fermés d'une pierre de marbre et ne devaient être ouverts que dans les plus urgens besoins de l'état. Les richesses ainsi accumulées, étaient inscrites sur un livre enfermé aussi dans une tour où personne n'entrait que l'empereur, suivi du prince qui, dans l'ordre de succession, devait le premier occuper le trône.



## CHAPITRE II.

### Déplaisir de Rasselas dans la Vallée heureuse.

LA, les fils et les filles d'Abyssinie vivaient uniquement pour connaître les douces vicissitudes des plaisirs et du repos, comblés de délices et jouissant de toutes les impressions agréables que les sens peuvent recevoir. Ils erraient dans les jardins du parfum, et sommeillaient dans les forteresses de la sécurité. Aucun art n'était négligé pour leur faire aimer leur condition. Les sages qui les instruisaient ne les entretenaient que des misères de la vie publique, et leur dépeignaient l'espace existant au de la des montagnes comme une région infortunée où régnait la discorde, et où sans pitié l'homme était la proie de l'homme. Pour augmenter le sentiment de leur propre félicité, on leur récitait des poèmes dont le sujet constant était la Vallée heureuse. Leurs désirs étaient aiguillonnés par le nombre et la variété des plaisirs ; et l'affaire de chaque heure du jour, depuis l'aube du matin jusqu'aux approches de la nuit, ne regardait que les divertissemens et les réjouissances.

Ces moyens furent généralement heureux : aucun de ces princes n'avait désiré de secouer ce joug charmant, et ils passaient leurs jours dans la pleine conviction qu'ils possédaient tout ce que l'art et la nature réunis peuvent produire ; ils plaignaient ceux que le destin avait exclus de ce séjour tranquille, et les regardaient comme les esclaves du hasard et les enfans du malheur.

C'est ainsi qu'ils se levaient chaque matin et se couchaient chaque soir, contens les uns des autres et d'eux-mêmes, à l'exception de Rasselas, qui, dans la vingt sixième année de son âge, commençait à s'ennuyer des amusemens des assemblées et à aimer les voyages solitaires et le silence de la méditation. Souvent il s'asseyait à une table somptueuse et se privait de toucher aux mets dont elle était couverte ; une autre fois il se levait brusquement au milieu d'un concert et fuyait avec précipitation l'agréable harmonie de la musique. Ceux qui l'entouraient, apercevant ce changement,

s'efforcèrent, mais sans succès, de ranimer son amour pour le plaisir : il dédaignait leurs soins, rejetait leurs prières, et passait ses journées au bord des ruisseaux que de beaux arbres protégeaient de leur ombre. Là, tantôt il écoutait le chant des oiseaux cachés dans le bocage, tantôt il examinait les poissons qui se jouaient dans l'onde ; et tout-à-coup il reportait la vue sur les pâturages et les montagnes remplies d'animaux, dont les uns broutaient l'herbe tendre, tandis que les autres dormaient au milieu des buissons. Cette singularité d'humeur fit qu'on l'observa avec plus de soin. Un des sages dont l'entretien charmait ses loisirs avant que l'ennui se fût emparé de son esprit, le suivit secrètement, dans l'espoir de découvrir la cause de cette inquiétude. Rasselas, ignorant qu'on épiait ses démarches, après avoir quelques temps fixé ses regards sur les chèvres qui bondissaient au milieu des rochers, commença à comparer leur condition à la sienne.

Quelle différence y a-t-il donc, s'écria-t-il, entre l'homme et les autres êtres de la création ? chacun de ceux qui m'entourent a les mêmes besoins que moi ; il a faim et broute l'herbe, il a soif et se désaltère ; sa faim et sa soif sont-elles apaisées, il est satisfait et dort ; le jour recommence-t-il pour lui, il se lève comme la veille, a faim encore, se nourrit et demeure tranquille. Comme lui je suis sujet à la faim, à la soif, mais quand elles cessent de me tourmenter, le calme ne m'est pas rendu ; je suis comme lui tourmenté par le besoin, mais je ne suis jamais pleinement satisfait. Les heures intermédiaires sont lentes et ennuyeuses. J'attends avec impatience que la faim revienne pour fixer mon attention. L'oiseau enlève aux épis leurs grains dorés, et soudain il s'envole dans le bocage, où, chantant son bonheur, il consume sa vie à répéter une série de sons sans variété. Je puis appeler les joueurs de luth et les chanteurs ; mais les chants qui me charmaient hier, aujourd'hui me fatiguent, et demain me deviendront insupportables. Je ne puis découvrir en moi aucune faculté qui ne porte avec elle sa propre jouissance, et cependant je ne saurais me trouver heureux. L'homme a sans doute quelque sens caché auquel ce lieu n'offre aucune jouissance ; ou bien il a des désirs qui sont distincts des sens et qu'il a besoin de satisfaire pour devenir heureux.

Après ce discours, il leva les yeux vers le ciel, et ayant aperçu la lune qui commençait à briller, il s'achemina vers le palais. Comme il passait à travers les champs, il vit encore autour de lui divers animaux ; « Vous êtes heureux, leur dit-il, et ne m'enviez pas la promenade que je fais au milieu de vous, sans cesse en dispute avec moi-même : non, êtres paisibles, je

n'envierai pas votre félicité, car elle n'est pas la félicité de l'homme. J'ai mille infortunes dont vous êtes exempts. Je crains la peine lorsque je ne la sens pas : tantôt je frémis au souvenir de maux passés, tantôt je tressaille dans l'attente de maux anticipés. Sans doute l'équité de la Providence a balancé les peines particulières par des plaisirs particuliers ? »

C'est avec de telles observations que le prince amusait son retour ; il les prononçait d'une voix plaintive et pourtant avec un regard qui annonçait qu'il trouvait quelque douceur dans sa perspicacité, et quelque soulagement à ses misères dans le sentiment de la délicatesse avec laquelle il les sentait, et de son éloquence à se plaindre. Il participa gaîment aux plaisirs de la société, et fut ravi de sentir que son cœur était soulagé.

## CHAPITRE III.

### Besoins de celui qui ne manque de rien.

LE vieil instituteur du prince, s'imaginant qu'il avait découvert la véritable cause du dégoût de son élève, conçut l'espoir de le guérir par ses conseils ; et dès le lendemain il épia soigneusement le moment favorable pour l'amener à un entretien. Le prince, qui le considérait depuis longtemps comme un homme dont les connaissances étaient épuisées, n'était pas très-porté à lui en fournir l'occasion. « Pourquoi donc, disait-il, cet homme m'examine-t-il ainsi ; ne souffrira-t-il jamais que j'oublie ses lectures qui me plaisent seulement lorsqu'elles sont nouvelles et qui ont besoin d'être oubliées pour inspirer un nouvel intérêt ? » Alors s'avancant dans le bois, il se livra à ses méditations ordinaires ; mais avant même qu'il eût eu le temps de fixer ses idées, il aperçut son argus à ses côtés. Dans le premier mouvement d'impatience que cette vue lui causa, il fut sur le point de s'éloigner ; néanmoins, ne voulant pas offenser un homme que naguères il révérait et qu'il aimait encore, il l'invita à s'asseoir auprès de lui.

Encouragé par cette marque de bienveillance, le vieillard commença à déplorer le changement qui, depuis quelque temps, s'était opéré dans le prince, et lui demanda pourquoi il quittait si souvent les plaisirs du palais pour le silence de la retraite. « Je fuis les amusemens, répondit le prince, parce que le plaisir n'a plus d'attrait pour moi ; j'aime la solitude, parce que je suis malheureux et que je ne veux pas troubler par ma présence la félicité des autres. » — « Seigneur, personne avant vous n'avait senti le malheur dans la Vallée heureuse, et j'espère vous convaincre que vos plaintes n'ont point une cause réelle. Vous êtes ici en possession de tout ce que l'empereur d'Abyssinie peut accorder ; ici, vous n'avez ni travail à endurer ni danger à craindre ; et cependant vous possédez tout ce que peuvent procurer le travail et le danger. Regardez autour de vous et dites moi s'il est un de vos désirs qui ne puisse être satisfait ? Si vous ne manquez de rien, comment donc êtes-vous malheureux ? »

« Que je ne manque de rien, dit le prince, ou que je ne sache pas de quoi je manque, voilà la cause de mes plaintes. Si j'avais quelque besoin connu je pourrais concevoir quelque désir ; ce désir exciterait mes efforts, et alors je n'aurais plus de peine à voir le soleil descendre avec lenteur derrière les monts de l'occident, ni de sujet de me plaindre en voyant le jour commencer, et je ne me livrerais plus si long-temps au sommeil pour me cacher à moi-même. Quand je vois le bélier poursuivant la brebis, je m'imagine que je serais heureux si j'avais quelque chose à poursuivre. Mais possédant tout ce dont la privation entraîne un besoin, je trouve chaque jour, chaque heure même semblable à l'autre, si ce n'est que celle qui suit me paraît enchérir sur l'ennui de celle qui a précédé. Apprenez-moi donc, vous que l'expérience a instruit, pourquoi les jours me paraissent plus longs que dans mon enfance, lorsque la nature était encore dans sa fraîcheur et me montrait à chaque instant quelque objet qui jusque là avait échappé à mes observations. J'ai éprouvé trop de jouissances : donnez - moi quelque chose à désirer. »

Le vieillard fut étonné de ce nouveau genre d'affliction, et ne sut que répliquer ; cependant, ne voulant pas garder le silence : « Seigneur, dit-il, si vous aviez la moindre idée des misères du monde vous connaîtriez tout le prix de votre condition. » — « Maintenant, répondit le prince, vous m'avez donné quelque chose à désirer, je suis impatient de connaître les misères du monde, puisque leur aspect est nécessaire à mon bonheur. »



## CHAPITRE IV.

### **Le Prince continue d'être inquiet et mélancolique.**

EN ce moment la musique annonça l'heure du repas, et la conversation fut terminée. Le vieillard s'en alla très-mécontent de voir que ses raisonnemens n'avaient produit d'autre effet que de faire naître ce qu'il voulait empêcher. Mais au déclin de la vie la honte et la douleur sont de courte durée ; soit qu'alors nous supportions aisément ce que nous avons long-temps supporté, ou que, nous trouvant dans un âge moins considéré , nous considérions moins les autres ; soit enfin que jetant un regard plus éclairé sur les maux qui nous affligent, nous soyons assurés que la main de la mort est étendue sur nous pour y mettre un terme.

Le prince, dont les idées s'étaient précipitées dans le vague, pouvait à peine retenir son émotion. Autrefois les bornes que la nature avait fixées à son existence l'effrayaient par leur immense étendue : à présent, au contraire, il se réjouit de sa jeunesse, qui lui promet encore une longue suite d'années.

Ce premier rayon d'espérance, qui avait pénétré dans son cœur, lui donna une fraîcheur nouvelle, et ses yeux brillèrent d'un nouvel éclat. Il était brûlé du désir d'entreprendre quelque chose, bien qu'il n'en pût clairement définir le but ni les moyens. Il cessa d'être sombre et insociable ; mais se regardant comme le maître d'une source secrète de bonheur, dont il ne pouvait jouir qu'en la déroband à la vue des autres, il affectait de se mêler de tous les divertissemens, et s'efforçait de persuader aux autres qu'ils se devaient trouver heureux d'un état que lui-même n'endurait qu'avec peine. Mais les plaisirs ne sauraient être assez multipliés ni assez suivis pour qu'il ne reste aucun moment d'inaction ; aussi consacrait-il à ses pensées solitaires des heures entières du jour et de la nuit. Le poids de la vie lui semblait plus léger, il fréquentait les assemblées, parce qu'il supposait sa présence nécessaire au succès de ses desseins, et il se retirait avec satisfaction dans la solitude, parce qu'il y emportait un sujet de réflexion.



Son principal amusement était de se peindre ce monde qu'il n'avait jamais vu, de se placer dans des conditions variées, de s'embarrasser dans des difficultés imaginaires, de s'engager en des aventures dangereuses : mais sa bienveillance lui offrait toujours pour but à ses projets, le besoin de soulager l'infortune, de découvrir des trahisons, de détruire l'oppression, et de répandre le bonheur.

Ainsi s'écoulèrent vingt mois de la vie de Rasselas. Occupé sans relâche d'objets imaginaires, qui maîtrisaient son esprit, au milieu des continuels préparatifs qu'il faisait pour les divers événemens de la vie, il négligait de songer par quel moyen il pourrait connaître le monde.

Un jour qu'il était assis sur un banc de gazon, il s'imagina voir une jeune orpheline dépouillée de son héritage par un amant trompeur, et demandant justice contre le ravisseur : cette image s'était si fortement emparée de son esprit, qu'il s'élança avec violence pour voler à la défense de la jeune fille et saisir le ravisseur. La crainte naturellement précipite la fuite du coupable. Aussi Rasselas, malgré tous ses efforts, ne put-il atteindre le fugitif : mais, résolu de fatiguer par la persévérance celui qu'il ne pouvait surpasser en vitesse, il continua sa course jusqu'au moment où rencontrant le pied des montagnes, il y trouva le terme de son illusion.

Là revenant à lui-même, il sourit de son inutile impétuosité ; puis élevant les yeux vers la montagne : « Voilà donc le fatal obstacle qui me prive de la possession du plaisir et de l'exercice de la vertu ; hélas ! depuis long-temps mes espérances et mes désirs errent au-delà de ces limites de mon existence ; et cependant je n'ai jamais tenté de les franchir ! Frappé de cette réflexion, il s'assied pour méditer, et se rappelle que depuis qu'il a résolu d'échapper à sa prison, le soleil dans sa course annuelle, a deux fois passé sur sa tête. Ses regrets alors acquièrent une vivacité qu'ils n'avaient point eue jusque là. Il considère combien il aurait pu faire dans cet espace de temps qui s'est écoulé sans retour. Il compare ces vingt mois à la vie entière de l'homme : « Dans la vie, dit-il, on ne tient compte ni de l'ignorance de l'enfance ni de l'imbécillité de la vieillesse. Beaucoup de temps s'écoule avant que nous soyons capables de réfléchir, et dans un court intervalle le pouvoir d'agir cesse en nous. La véritable durée de l'existence de l'homme peut être raisonnablement estimée quarante ans, sur lesquels j'en ai déjà perdu la vingt-quatrième partie. Ce que j'ai perdu était à moi, car je l'ai certainement possédé : mais qui peut m'assurer que vingt mois sont encore à ma disposition ? »

Le sentiment de sa propre folie le chagrinait profondément, et il fut longtemps sans pouvoir se réconcilier avec lui-même. « Les premières années de ma vie, ajouta-t-il, ont été perdues par le crime ou la folie de mes ancêtres, et les absurdes institutions de mon pays ; je me les rappelle avec dégoût et sans remords ; mais depuis que j'ai formé un projet raisonnable de félicité, les mois que j'ai passés sans que de nouvelles lumières vinssent pénétrer dans mon âme, ont été dissipés par ma propre faute, et cette perte est irréparable. Inutile admirateur de la lumière des cieux, j'ai vu le soleil s'élever et descendre pendant vingt mois. Durant cette période les oiseaux dédaignant les soins de leur mère, ont abandonné leur nid pour les champs de l'air et les bois ; le chevreuil, oubliant la mamelle, a appris à gravir les rochers pour y chercher une existence indépendante. Moi seul je n'ai fait nul progrès, aussi suis-je encore simple et ignorant. La lune, par plus de vingt révolutions, m'a averti que la vie s'écoulait ; le fleuve qui roulait devant moi m'a reproché mon inactivité. Je me reposais avec plaisir au sein des rêveries sans profiter des exemples de la terre, ni de l'instruction des astres. Vingt mois se sont passés ; hélas ! qui pourra me les rendre ? »

Ces chagrinantes méditations accablaient son esprit ; il passa quatre mois à se décider à ne plus perdre de temps en d'inutiles résolutions, et fut excité à des efforts plus énergiques en entendant une jeune fille, qui avait brisé une coupe de porcelaine, faire la remarque qu'on ne devait pas regretter ce qui était perdu sans ressource

Cette circonstance fut heureuse-Rasselas se reprocha de n'avoir pas fait ce raisonnement, de n'avoir point su ou considéré combien d'idées utiles ne sont découvertes que par le hasard, et comme souvent l'esprit, consumé par sa propre ardeur pour des vues éloignées, néglige la vérité qui est devant lui. Durant quelques instans il suspendit ses regrets, et depuis ce temps porta toute son attention à trouver les moyens de s'échapper de la vallée du bonheur.



## CHAPITRE V.

### Le Prince médite sa fuite.

RASSELAS reconnut bientôt qu'il serait très-difficile d'exécuter un dessein qu'il avait conçu si aisément. Lorsqu'il promenait ses regards autour de lui il se voyait emprisonné par les limites mêmes de la nature, qui n'avaient jamais été franchies, et par des portes qui ne permettaient plus de retour à ceux sur qui elles s'étaient refermées. Son impatience alors égalait celle d'un aigle à qui des oiseleurs auraient ravi la liberté. Il employait tout son temps à parcourir les montagnes, afin de reconnaître si l'épaisseur des bois ne cacherait point quelque ouverture ; mais il trouvait toutes les cimes des hauteurs également inaccessibles. D'un autre côté il désespérait de pouvoir forcer les portes de fer qui, à l'abri de toute entreprise par la puissance de l'art, étaient encore gardées par d'actives sentinelles et, par leur situation, exposées à la vue continuelle de tous les habitans.

Ensuite il observait la caverne par où s'écoulaient les eaux du lac. Tandis qu'il en examinait attentivement l'intérieur, dans le moment où les rayons du soleil tombaient sur l'ouverture, il découvrit qu'elle était remplie de rocs brisés qui permettaient aux eaux de s'échapper par divers passages obscurs, mais qui auraient arrêté le solide du moindre volume. Il s'en retournait découragé et abattu : mais connaissant alors le bienfait de l'espérance, il résolut de ne désespérer jamais.

Rasselas consumma dix mois dans ces inutiles recherches. Le temps cependant s'écoulait dans la joie : le matin, il se levait le cœur rempli d'un nouvel espoir, le soir il s'applaudissait de son activité, et pendant la nuit un sommeil profond réparait ses fatigues.

Il trouva mille amusemens qui le distrayaient de son travail, et donnaient de la variété à ses pensées. Il étudiait les instincts variés des divers animaux ainsi que les propriétés des plantes, et trouvait la vallée remplie de merveilles dont la contemplation lui promettait des consolations, si jamais il ne parvenait à s'échapper ; il se félicitait d'ailleurs de ce que ses efforts,

quoique infructueux, lui avaient découvert une source intarissable de recherches.

Toutefois sa première curiosité ne fut pas diminuée, et il résolut d'obtenir quelque connaissance des mœurs des hommes. Il cessa d'examiner plus long-temps les murs de sa prison et d'y chercher de nouvelles issues qu'il n'aurait point trouvées, mais il conserva l'intention de ne pas perdre son projet un seul instant de vue, et de ne laisser échapper aucune des occasions que le temps pourrait lui fournir de l'exécuter.

## CHAPITRE VI.

### Dissertation sur l'art de voler.

PARMI les artistes qu'on avait attirés dans la Vallée heureuse pour coopérer au bien être et aux plaisirs de ses habitans, se trouvait un homme remarquable par ses connaissances dans l'art de la mécanique, et qui était l'auteur de plusieurs inventions utiles et agréables. Au moyen d'une roue mue par une rivière, il avait dirigé les eaux dans un réservoir d'où elles étaient distribuées entre les divers appartemens du palais ; dans les jardins, il avait construit un pavillon autour duquel, par des pluies artificielles, il entretenait sans cesse la fraîcheur de l'air. Un des bosquets destinés aux dames était rafraîchi par des éventails qu'un ruisseau faisait mouvoir d'une manière constante ; et des instrumens placés à des distances convenables, et dont les uns obéissant à l'impulsion du vent et les autres au cours de l'eau, produisaient une douce harmonie.

Rasselas, qui recherchait tous les genres de connaissances, s'imaginant qu'un jour elles lui seraient utiles dans le monde, allait souvent visiter cet artiste. Un jour qu'il y était venu selon sa coutume, il le trouva occupé à construire un char à voiles ; il vit que le projet était praticable sur une surface unie, et avec les expressions de la plus vive estime, il en sollicita l'achèvement. Le mécanicien enflammé par les encouragemens du prince, résolut de mériter de plus grands honneurs : « Prince, lui dit-il, vous ne voyez qu'un faible essai de ce que peut accomplir l'art de la mécanique. Depuis long-temps j'ai l'opinion qu'au lieu du transport lent des navires et des voitures, les hommes pourraient user de moyens plus rapides en maîtrisant les vents ; que les champs de l'air sont ouverts à la science, et que l'ignorance et la paresse seules rampent sur la terre. »

Cette idée ranima dans le prince le désir de franchir les montagnes. Témoin des inventions du mécanicien, il s'imagina qu'il pourrait exécuter des choses plus extraordinaires. Cependant avant de se livrer à l'espoir et pour ne pas commencer une entreprise impossible, il voulut prendre des

informations plus exactes. « Je crains, dit-il à l'artiste, que votre imagination ne surpasse votre habileté, et que ce que vous me dites ne soit bien plutôt l'effet de vos désirs que de votre puissance. Chaque animal est placé dans l'élément particulier qui lui est propre ; l'air est assigné aux oiseaux, la terre aux hommes et aux quadrupèdes. » — « De même aussi, répliqua l'artiste, aux poissons seuls appartiennent les eaux, dans lesquelles cependant les animaux terrestres peuvent nager par instinct, et l'homme par art. Celui qui nage peut espérer de voler ; nager, c'est voler dans un fluide plus épais, et voler c'est nager dans un fluide plus subtil. Il faut seulement proportionner la force de résistance à la densité de la matière à travers laquelle nous devons passer. Vous serez nécessairement soutenu par l'air, si vous pouvez renouveler l'impulsion sur lui avant qu'il cède à la pression. »

« Mais, interrompit le prince, l'exercice de la natation est très-laborieux, et les membres les plus vigoureux y sont bientôt fatigués. Je crains que l'action de voler ne soit plus fatigante encore, et que des ailes ne puissent être d'un grand usage, à moins que nous n'ayons plus d'aptitude à parcourir les airs qu'à fendre l'onde. »

« Le travail nécessaire pour s'élever de la terre, reprit l'artiste, nous paraîtra considérable, si nous l'envisageons dans les plus lourds oiseaux domestiques ; mais lorsque nous monterons davantage, l'attraction de la terre et la gravitation des corps diminueront jusqu'à ce que nous parvenions à la région où l'homme peut flotter dans l'air sans aucune tendance à tomber : nul soin alors ne sera nécessaire, excepté celui de se mouvoir en avant, et la plus légère impulsion pourra suffire. Vous, Prince, dont la curiosité est si grande, vous comprendrez aisément avec quelle satisfaction un philosophe, muni d'ailes et suspendu au milieu des nues, verrait la terre avec ses habitans rouler au-dessous de lui et lui offrir successivement, par son mouvement diurne, toutes les régions du monde dans le même parallèle. Quelle joie devrait ressentir le spectateur ainsi placé, de voir la scène mouvante de l'Océan et de la terre, des déserts et des villes ; d'observer avec une égale sécurité les foyers du commerce et les champs de bataille ; les montagnes infestées de barbares et les régions fertiles charmées par l'abondance et bercées par la paix ! Avec quelle facilité pourrions - nous alors suivre le Nil dans son cours tortueux ; traverser les contrées les plus lointaines, en un mot examiner le spectacle de la nature depuis une extrémité de la terre jusqu'à l'autre ! »

« Tout cela, repartit Rasselas, est bien à désirer ; mais je crains que l'homme ne puisse respirer dans ces régions de contemplation et de tranquillité. J'ai ouï dire que sur les hautes montagnes la respiration est difficile, et quoique ces précipices soient assez élevés pour donner à l'air une grande légèreté, il est fort aisé d'en tomber ; et je soupçonne pour cette raison, que de chaque montagne où l'homme peut vivre, il y aurait du danger à descendre avec trop de rapidité. »

« On n'aurait jamais rien tenté , répliqua l'artiste, si les inventeurs avaient tenu compte de toutes les objections qu'on pouvait leur faire. Si vous voulez favoriser mon projet, je ferai à mes propres périls l'essai de mon invention. J'ai étudié la structure de tous les animaux volants, et j'ai reconnu que le souple tissu des ailes de la chauve-souris serait aisément accommodé à la forme humaine. Dès demain je commence mon travail sur ce modèle, et j'espère avant un an m'élever dans les airs et me soustraire à la malice et à la poursuite des méchants. Mais je travaillerai à cette condition seule, que mon art ne sera point divulgué, et que vous n'exigerez pas de moi que j'exécute des ailes pour d'autres que pour nous. »

« Pourquoi, dit Rasselas, priver les autres d'un si grand avantage ? toutes les sciences, tous les arts ne doivent-ils pas contribuer au bonheur universel ? Chaque homme doit beaucoup à ses semblables, et se trouve dans l'obligation de reconnaître les bienfaits qu'il en a reçus. »

« Si tous les hommes étaient vertueux, répliqua le mécanicien, je leur enseignerais avec plaisir l'art de voler dans les airs. Mais quelle serait la sécurité de l'honnête homme si le méchant pouvait à volonté le maîtriser du haut des nues ? Les mers alors, les murailles, ni les montagnes ne rassureraient contre les entreprises d'une armée ailée parcourant les plaines de l'air. Un essaim de sauvages hyperboréens, s'abandonnant au cours des vents, viendraient avec violence tomber sur la capitale d'une région féconde et la dévasteraient. Cette vallée même, la retraite des princes Abyssiniens, ce séjour de bonheur, serait violé par la descente inopinée de quelques-unes de ces hordes barbares qui infestent les côtes de la mer du Sud. »

Le prince promit donc le secret, en formant, non sans quelque espoir de succès, des vœux pour l'accomplissement des desseins de l'artiste. De temps en temps il visitait l'ouvrage, remarquait ses progrès et admirait plusieurs inventions ingénieuses destinées à faciliter le mouvement et à unir la légèreté à la force. Chaque jour l'artiste acquérait plus de certitude qu'il

surpasserait les aigles et les vautours, et cette dangereuse confiance s'emparait de l'esprit du prince.

Ainsi que l'avait prédit le mécanicien, l'ouvrage fut achevé dans le cours d'une année, et à un jour marqué pour en faire l'essai, l'inventeur parut sur un monticule, affublé de son appareil. Il déploya ses ailes et les agita pendant quelque temps pour ramasser l'air, puis s'élançant du monticule, en un instant il tomba dans le lac. Ses ailes, qui ne lui avaient été d'aucune utilité dans l'air, lui furent d'un grand secours et le soutinrent sur l'eau d'où le prince le tira à terre demi - mort de terreur et de honte.





## CHAPITRE VII.

### Le Prince rencontre un savant.

RASSELAS n'avait pas compté sur un plus heureux résultat : aussi ne fut-il affligé de cette mauvaise réussite que parce qu'il n'avait pas d'autres moyens d'échapper de sa prison. Cependant il persista dans le dessein de quitter la Vallée heureuse à la première occasion favorable.

Son imagination ne savait à quoi s'arrêter. Il n'avait plus l'espoir de connaître le monde ; et cependant, malgré tous ses efforts pour conserver le repos, le mécontentement s'empara de lui par degrés, et il recommençait à perdre ses jours en de tristes réflexions, quand la saison des pluies, qui dans ces contrées est périodique, vint mettre un terme à ses courses solitaires.

La pluie tomba avec plus d'abondance, et plus long-temps qu'elle n'avait fait jusqu'alors. Les nuages se brisant sur les montagnes de la vallée, roulaient en torrens dans la plaine ; mais bientôt les cavernes trop remplies refusèrent de recevoir les eaux ; le lac déborda, et l'inondation couvrit toute la vallée. L'éminence sur laquelle le palais était bâti, et quelques autres lieux élevés étaient tout ce que l'œil pouvait alors découvrir. Les troupeaux avaient quitté leurs pâturages ; et les animaux sauvages comme ceux apprivoisés, s'étaient retirés sur les montagnes.

Cette inondation condamna les enfans de la famille royale aux seuls amusemens de la vie intérieure. Un poëme sur les diverses conditions de l'humanité, récité par Imlac, fixa particulièrement l'attention de Rasselas, qui pria le poète de le suivre dans son appartement et de lui lire ses vers une seconde fois. Entrant alors avec lui dans un entretien familier, il s'estima heureux d'avoir rencontré un homme qui connaissait si bien le monde et pouvait lui peindre avec habileté les scènes de la vie. Il lui fit mille questions sur des sujets vulgaires pour les autres mortels, mais auxquels sa retraite depuis son enfance l'avait rendu étranger. Le poète plaignit son ignorance, loua sa curiosité , et de jour en jour l'entretint de choses nouvelles et instructives auxquelles le prince trouva tant de charmes qu'il

regrettait la nécessité de dormir, et soupirait après le retour du matin qui venait renouveler ses plaisirs.

Le prince se trouvant un jour avec Imlac, lui demanda de lui raconter son histoire, et de lui apprendre par quel accident il avait été contraint ou par quel motif il avait été engagé à passer sa vie dans la Vallée heureuse. Comme le poète allait commencer sa narration, Rasselas fut appelé par le concert, et forcé de remettre au soir à satisfaire sa curiosité.

## CHAPITRE VIII.

### Histoire d'Imlac.

DANS les contrées de la zone torride, la chûte du jour est le seul moment du délassement et de la conversation, aussi était-il minuit avant que la musique eût cessé. Lorsque les princesses se furent retirées dans leur appartement, Rasselas fit venir son compagnon et l'invita à commencer l'histoire de sa vie.

« Seigneur, dit Imlac, mon histoire ne saurait être longue : la vie qui est consacrée aux sciences s'écoule dans le silence, et les événemens lui ôtent peu de son uniformité. Parler en public, réfléchir dans la solitude, lire, écouter, questionner ou répondre ; telles sont les occupations d'un homme de lettres. Il erre dans le monde sans faste et sans crainte, et il n'est connu et estimé que des hommes qui lui ressemblent.

« Je suis né dans le royaume de Goïama, non loin des sources du Nil. Mon père était un riche marchand, qui commerçait dans les pays du centre de l'Afrique et dans les ports de la mer Rouge. Honnête, simple, diligent, mais ayant peu d'esprit et de connaissances, il n'ambitionnait que les richesses, et ses soins les plus empressés étaient de les soustraire à la cupidité des gouverneurs de la province. »

« Assurément, dit le prince, mon père néglige les devoirs que son rang lui impose, puisque dans ses états un homme peut s'approprier ce qui appartient à un autre. Ne sait-il donc pas que les rois sont responsables des injustices qu'ils permettent, comme de celles qu'ils font ? Si j'étais empereur je ne souffrirais pas que le dernier de mes sujets fût vexé avec impunité , et mon sang bouillonne dans mes veines lorsque j'entends dire que l'honnête négociant n'ose montrer les biens qu'il s'est loyalement acquis, dans la crainte de voir un pouvoir avide les lui ravir : nommez-moi le gouverneur qui opprime ainsi les peuples ; je veux dénoncer ses crimes à l'empereur. »

« Seigneur, répondit Imlac, votre ardeur est l'effet de la vertu animée par la jeunesse : mais le temps viendra où vous pourrez acquitter votre père, et peut-être qu'alors vous entendrez avec moins d'impatience raconter les exactions des gouverneurs. Dans les états d'Abyssinie, l'oppression n'est ni fréquente ni tolérée : mais aucune forme de gouvernement ne peut empêcher entièrement la tyrannie. La subordination suppose d'une part la soumission, de l'autre le pouvoir ; et dès que ce pouvoir est dans les mains d'un homme il peut devenir abusif. La vigilance du magistrat suprême peut faire beaucoup sans doute ; mais elle laisse beaucoup de choses imparfaites. Il ne peut jamais connaître tous les crimes qui se commettent, et il peut rarement punir tous ceux qu'il a découverts. »

« Ceci me paraît difficile à comprendre, dit le prince ; puis il ajouta : je suis venu dans l'intention de vous entendre, et non de disputer. Reprenez, je vous prie, votre narration. »

Le savant continua en ces termes : « Mon père arrêta d'abord que je ne recevrais d'autre éducation que celle d'un homme qui se destine au commerce ; mais ayant découvert en moi une mémoire heureuse, une grande vivacité d'imagination, ses espérances s'accrurent, et il répétait souvent que je pourrais devenir l'homme le plus riche de l'Abyssinie. »

« Comment, interrompit le prince, votre père désirait-il l'accroissement de ses richesses, puisqu'elles étaient déjà si considérables qu'il n'osait les faire paraître et qu'il ne pouvait pas en jouir ? Certes, je suis loin de vouloir élever un doute sur votre véracité, mais les deux contraires ne peuvent être vrais. »

« Les deux contraires ne peuvent être vrais, répondit Imlac, mais imputés à l'homme ils sont vraisemblables. D'ailleurs la diversité n'est point l'incohérence, et mon père pouvait espérer des temps plus heureux. Au reste les désirs sont nécessaires au mouvement de la vie, et l'homme dont les besoins réels sont satisfaits, doit naturellement se créer des besoins imaginaires. »

« Je puis, jusqu'à un certain point, concevoir cela, dit le prince, mais je me repens de vous avoir interrompu. »

Imlac poursuivit : « Nourri de cette espérance, mon père m'envoya aux écoles ; mais aussitôt que j'eus goûté des délices de l'étude et senti le prix de l'intelligence et l'orgueil de l'invention, je commençai en silence à mépriser les richesses, et je résolus d'éluder les desseins de mon père, dont l'épais jugement excitait ma pitié. J'avais atteint ma vingtième année que sa

tendresse ne voulait point encore m'exposer aux fatigues des voyages. Ayant, pendant ce temps, profité des leçons de mes maîtres, j'avais acquis de la littérature de mon pays une connaissance assez étendue. Comme chaque heure m'apprenait quelque chose de nouveau, je vivais dans une suite de jouissances non interrompues : mais en approchant de l'âge viril, bientôt le respect que j'avais toujours eu pour mes maîtres diminua sensiblement, parce qu'une fois qu'ils avaient terminé leurs leçons, ils n'étaient ni plus sages ni meilleurs que le commun des hommes.

Enfin mon père résolut de m'initier aux secrets du commerce, et ayant ouvert devant moi un de ses trésors souterrains, il en tira dix mille pièces d'or :

« Jeune homme, me dit-il, cet or est la base sur laquelle vous devez établir votre fortune : j'ai commencé avec moins de la cinquième partie de cette somme, et vous savez comment mon activité et mon économie l'ont augmentée. C'est votre propriété : vous pouvez à votre gré l'employer utilement ou la dissiper. Si vous la consommez par négligence ou par caprice, il vous faudra attendre ma mort pour devenir riche ; au contraire, si dans l'espace de quatre années vous doublez vos fonds, toute subordination envers moi cessera dès-lors et nous vivrons ensemble comme des amis et des associés ; car je considérerai toujours comme mon égal celui qui montrera autant d'habileté que moi dans l'art d'acquérir des richesses. »

« Après avoir enfermé notre argent dans des ballots de marchandises de peu de valeur, nous le plaçâmes sur des chameaux et nous partîmes, côtoyant les rivages de la mer Rouge. Lorsque je considérais l'immense étendue des eaux, mon cœur, semblable à un prisonnier qui cherche à fuir, bondissait dans mon sein. Une curiosité infinie s'emparait de mon esprit, et je résolus de saisir cette occasion pour connaître les mœurs des nations étrangères et étudier les sciences ignorées de l'Abyssinie.

« Je me rappelais que mon père m'avait fait contracter l'obligation d'accroître mon bien, non par une promesse inviolable, mais sous la condition d'une peine que j'avais la liberté d'encourir ; aussi, décidé à satisfaire mon goût prédominant, je résolus d'apaiser ma soif d'apprendre, en puisant dans la source des sciences.

« Comme j'étais sensé faire le commerce sans avoir de rapport avec mon père, j'eus la plus grande facilité à m'arranger avec le maître d'un navire. Je n'avais nulle raison particulière de préférer un pays à un autre, il me suffisait de savoir que là où se dirigeait notre course je verrais des contrées

qui m'étaient inconnues. Je montai donc sur un vaisseau qui faisait voile pour Surate, après avoir écrit à mon père une lettre dans laquelle je l'instruisais de mes intentions. »



## CHAPITRE IX.

### Continuation de l'histoire d'Imlac.

« AUSSITÔT que je fus au milieu de l'Océan, ayant perdu de vue la terre, je promenai mes regards autour de moi avec une terreur mêlée de plaisir : mon âme sembla s'agrandir à l'aspect de cette scène sans bornes, et je m'imaginai que mon admiration n'aurait point de fin ; mais, en peu de temps, la monotone uniformité des eaux me fatigua. Je descendis dans le vaisseau, et je doutai pendant quelques instans si tous mes plaisirs futurs ne finiraient pas comme celui - ci, par le dégoût et le désapointement. Cependant, me disais-je, l'Océan et la terre sont fort différens ; la seule variété des eaux consiste dans leur repos et leur agitation, mais la terre offre des montagnes et des vallées, des villes et des déserts ; elle est habitée par des hommes de coutumes et d'opinions diverses, et je puis espérer de trouver dans la société la variété que me refuse la nature.

« Cette réflexion calma mes inquiétudes. Durant le voyage je m'amusais tantôt à apprendre des matelots l'art de la navigation, qui m'était tout-à-fait inconnu, tantôt à former des projets de conduite pour diverses situations de la vie dans aucune desquelles je n'ai jamais été placé.

« J'étais presque las de mes amusemens nautiques lorsque nous arrivâmes à Surate. J'assurai mon argent et ayant acquis quelques marchandises pour la montre, je me joignis à une caravane qui allait dans l'intérieur du pays. Mes compagnons, je ne sais par quel motif, conjecturèrent que j'étais riche, et jugeant à mes questions et à mon étonnement que j'étais simple, ils me considérèrent comme un novice qu'ils avaient droit de tromper et qui devait à ses propres dépens apprendre l'art de la fraude. En conséquence, tant que dura la route, ils m'exposèrent aux rapines des domestiques de la caravane et à l'exaction des employés, et ils me virent piller sur de faux prétextes sans aucun autre avantage pour eux-mêmes que celui de jouir de la supériorité de leurs propres connaissances.

» — « Arrêtez un moment, dit le prince, la dépravation de l'homme est-elle

portée au point d'injurier ses semblables sans profit pour lui-même ? Je conçois aisément que tous les hommes se plaisent dans leur supériorité ; mais votre ignorance était purement accidentelle, et comme elle n'était le fruit ni de vos fautes ni de votre crime, elle ne pouvait leur donner sujet de s'applaudir de leurs avantages ; et ils vous auraient communiqué les connaissances qui vous manquaient aussi bien en vous avertissant qu'en vous trahissant »

« L'orgueil, reprit Imlac, est rarement délicat. Tous les genres d'avantages lui plaisent ; et l'envie ne trouve de vrai bonheur que lorsqu'elle peut le comparer à la misère des autres. Ils furent mes ennemis parce qu'ils étaient affligés de penser que j'étais riche ; et ils furent mes oppresseurs, parce qu'ils se réjouissaient de me voir malheureux. »

« Continuez, dit le prince, je ne doute nullement des faits que vous rapportez, mais je m'imagine que vous ne les attribuez pas à leurs véritables causes. »

« Dans cette société poursuivit le poète, j'arrivai à Agra, capitale de l'Indoustan, ville où réside ordinairement le Grand-Mogol. J'étudiai la langue du pays, et en peu de mois je fus capable de converser avec les hommes instruits ; les uns me parurent réservés et chagrins, les autres faciles et communicatifs ; quelques uns ne voulaient point enseigner aux autres ce qu'ils avaient eux-mêmes appris avec difficulté ; et il en était enfin qui montraient que le but de leurs études était d'obtenir la dignité d'instituteur.

« Je gagnai à un si haut degré la confiance du gouverneur des jeunes princes, que je fus présenté à l'empereur comme un homme d'un rare mérite. Ce prince me fit plusieurs questions sur mon pays, sur mes voyages, et bien que je me souvienne aujourd'hui qu'il ne me dit aucune chose au-dessus d'un homme ordinaire, il me congédia étonné de sa sagesse et charmé de sa bonté.

« Mon crédit devint alors si grand, que les marchands avec qui j'avais voyagé me sollicitèrent de leur accorder des recommandations auprès des dames de la cour. Je fus surpris de la confiance qu'ils mettaient dans leurs demandes, et je leur reprochai avec douceur les mauvais procédés dont ils avaient usé à mon égard. Ils m'écoutèrent avec une froide indifférence et ne laissèrent paraître ni honte ni regret.

« Alors ils renouvelèrent leurs demandes, en y joignant l'offre d'un riche présent ; mais ce que je n'avais pas fait par bonté, je ne voulus point le faire



par intérêt, et je les refusai, non parce qu'ils m'avaient fait tort, mais parce que je ne voulais point leur donner les moyens de faire tort à d'autres ; car je savais qu'ils ne voulaient faire usage de mon crédit que pour tromper ceux qui leur accorderaient quelque confiance.

« Ayant résidé à Agra jusqu'à ce que je n'y trouvasse plus rien à apprendre, je voyageai dans la Perse, où je vis des traces de son ancienne splendeur, et où j'appris plusieurs choses nouvelles pour les commodités de la vie. Les Perses forment une nation éminemment sociable ; et leurs assemblées me fournissaient journellement l'occasion d'étudier les caractères et les mœurs de l'homme, et de suivre la nature à travers tous ses contrastes.

« De la Perse je passai en Arabie. Là je trouvai un peuple à la fois pasteur et guerrier, vivant sans habitations fixes, qui fait consister toutes ses richesses dans ses troupeaux, et qui a cependant entretenu, à travers tous les âges, une guerre héréditaire avec les autres nations, quoiqu'il n'envie ni ne désire ce qu'elles possèdent.



## CHAPITRE X.

### Suite de l'histoire d'Imlac. — Dissertation sur la poésie.

« EN quelque lieu que je sois allé, continua Imlac, j'ai vu la poésie considérée comme la plus haute science, et regardée avec une vénération presque égale à celle que les hommes accordent à la beauté. Toutefois j'éprouve beaucoup d'étonnement lorsque je considère que chez la plupart des nations les anciens poètes sont regardés comme les meilleurs : soit parce que tout autre genre de connaissance est une acquisition faite successivement, et que l'art des vers est un don de la nature ; soit que les premiers essais poétiques de chaque nation aient surpris son admiration par la nouveauté et conservé, par un aveu unanime, le crédit que dans le principe ils ne dûrent qu'au hasard ; soit enfin que le domaine de la poésie embrassant la peinture de la nature et des passions, qui sont toujours les mêmes, les premiers écrivains aient pris pour sujet de leurs descriptions les objets les plus frappans, et pour leurs fictions, les combinaisons d'événemens les plus heureuses, et n'aient laissé à ceux qui les ont suivis que la répétition des mêmes circonstances et un nouvel arrangement des mêmes images. Quoi qu'il en soit, on remarque en général que les écrivains anciens sont en possession de la nature et que l'art appartient à leurs successeurs ; que ceux là ont excellé par la force et l'invention ; ceux-ci par la perfection et l'élégance.

« J'éprouvai le désir d'ajouter mon nom à ceux de ces hommes illustres. Je lus tous les poètes de la Perse et de l'Arabie, et je devins capable de réciter de mémoire les volumes suspendus dans la mosquée de la Mèque. Mais je m'aperçus bientôt qu'aucun homme n'est grand que par l'invention. L'envie que j'avais d'exceller me contraignit de donner toute mon attention à l'étude de la nature et de la société. La nature devait être mon sujet et les hommes mes auditeurs : je n'aurais jamais pu décrire ce que je n'avais pas étudié, ni pu espérer d'émouvoir, par le plaisir ou la terreur, les êtres dont j'aurais ignoré les opinions ou les intérêts.

« Dans la résolution que j'avais prise de devenir poète, j'examinai chaque chose sous un nouveau point de vue. Soudain la sphère de mon attention s'agrandit. Je ne négligai aucune sorte d'étude. Je parcourus les montagnes et les déserts pour y trouver des comparaisons et des images, et je peignis dans mon esprit chaque arbre de la forêt et chaque fleur de la vallée. J'observai avec un soin égal les fractures des rochers et les ornemens des palais. Tantôt je suivais les détours d'un ruisseau, tantôt je considérais les variations des pluies de l'été. Rien n'est inutile à un poète. Tout ce qui est beau, tout ce qui frappe, tout ce qui étonne, doit être familier à son imagination ; il doit être en relation avec tout ce qui est grand avec magnificence, ou petit avec perfection. Les plantes des jardins, les animaux des forêts, les minéraux de la terre, les phénomènes célestes, doivent concourir à remplir son esprit d'une inépuisable variété. Chaque idée est utile pour agrandir ou embellir les vérités morales ou religieuses ; et celui qui réunit le plus de connaissances, aura le plus de moyens de varier ses scènes et de satisfaire, son lecteur, par des illusions attachantes et une instruction inattendue.

« Ainsi j'étudiai avec soin tous les aspects de la nature, et chaque pays que j'observai contribua en quelque chose à ma fécondité poétique.

« Dans un examen aussi étendu, dit le prince, beaucoup de choses sans doute ont échappé à vos recherches. Jusqu'à ce jour j'ai vécu dans l'enceinte de ces montagnes, et cependant je ne puis faire un pas sans rencontrer quelque objet qui me semble nouveau ou qui avait échappé à mon attention.

Un poète, reprit Imlac, doit examiner non les individus, mais les espèces, observer les propriétés générales et les formes principales ; il ne compte point les nuances diverses de la tulipe, ni les diverses espèces de verdure de la forêt ; il faut qu'il offre dans ses tableaux de la nature, des traits frappants et prononcés qui rappellent le modèle à notre esprit ; qu'il néglige ces détails minutieux qu'un auteur peut avoir remarqués, et qu'un autre a négligés, pour ces traits de caractère qui s'offrent également à la recherche et à l'insouciance.

« Mais la connaissance de la nature n'est que la moitié de la tâche d'un poète ; il faut qu'il soit également familier avec tous les genres de vie. Son caractère exige qu'il pèse le bonheur et la misère de chaque condition ; qu'il observe le pouvoir des passions dans leurs combinaisons diverses, et trace les variations de l'esprit humain comme elles sont modifiées par les

différentes institutions et les influences accidentelles du climat ou des mœurs, depuis l'enfance jusqu'à l'extrême vieillesse. Il faut qu'il s'affranchisse des préjugés de son siècle et de son pays ; qu'il examine le juste et l'injuste dans leur état abstrait et invariable ; qu'il n'ait point égard aux lois, aux opinions du moment, et s'élève aux vérités générales et transcendantes qui seront toujours les mêmes ; il doit toutefois se contenter des lents progrès de sa réputation, dédaigner les applaudissemens que ses contemporains accordent à ses ouvrages et remettre ses droits à la justice de la postérité. Il doit écrire comme l'interprète de la nature et le législateur du genre humain, et se regarder comme dominant sur les opinions et les mœurs des générations futures, comme un être au-dessus des temps et des lieux

« Cependant son travail n'est point encore à sa fin : il doit savoir plusieurs langues et connaître plusieurs sciences ; et pour que son style soit digne de ses pensées, il faut que, par un continuel exercice, il se rende familières toutes les beautés du langage, toutes les grâces du discours.



## CHAPITRE XI.

### Continuation de L'histoire d'Imlac. Idée du pèlerinage.

PLEIN d'enthousiasme pour son art, Imlac cherchait à en faire ressortir les beautés, lorsque le prince s'écria : « C'en est assez, vous venez de me convaincre que jamais être humain ne pourra devenir poète. Continuez votre récit. »

« Il est vrai, répondit le philosophe, qu'il est très-difficile d'être poète. »  
— « Si difficile, répartit Rasselas, que désormais je ne veux plus en entendre parler. Dites - moi vers quelle contrée vous dirigeâtes vos pas après avoir vu la Perse ? »

« De la Perse, dit le poète, je passai en Syrie, et pendant trois années je demeurai dans la Palestine, où je conversai avec un grand nombre d'hommes des contrées septentrionales et occidentales de l'Europe : nations qui possèdent aujourd'hui tout le pouvoir et toutes les connaissances ; dont les armées sont invincibles, et dont les flottes maîtrisent les parties les plus lointaines du globe. Quand je comparais ces hommes à ceux de notre nation et à ceux qui nous entouraient, ils me semblaient des êtres d'un ordre supérieur. Dans leurs climats on ne désire rien sans l'obtenir : mille arts que nous ignorons, sont sans cesse mis à contribution pour leur bien être et leurs plaisirs, et toutes les choses que leur pays leur refuse, ils se les procurent par le commerce. »

« Comment, dit le prince, les Européens sont-ils devenus si puissans ? et puisqu'ils peuvent si aisément se rendre en Asie et en Afrique pour commercer ou conquérir, pourquoi les peuples de l'Asie et les Africains ne peuvent-ils se rendre maîtres de leurs côtes, établir des colonies dans leurs ports, et donner des lois à leurs princes légitimes ? Le même vent qui les éloigne nous conduirait dans leurs pays. »

« Prince, répartit Imlac, ils sont plus puissans que nous, parce qu'ils sont plus sages ; de même que l'homme gouverne les animaux, de même aussi l'instruction prédominera toujours sur l'ignorance. Mais pourquoi leurs

connaissances sont-elles plus étendues que les nôtres ? Je ne saurais vous en donner d'autre raison que l'impénétrable volonté de l'Être suprême.

« Quand donc, s'écria Rasselas, avec un soupir, pourrai-je visiter la Palestine, et connaître cette puissante multitude de nations ? Jusqu'à ce que cet heureux moment arrive, occupez tous mes instans par de pareilles peintures de ce monde que je brûle de connaître. Je n'ignore pas les motifs qui peuvent rassembler dans le même lieu un si grand nombre d'hommes, et je le considère comme le centre de la sagesse et de la piété, où les hommes les plus sages et les plus vertueux doivent se rendre continuellement. »

« Il y a en Europe, reprit le philosophe, quelques nations qui envoient peu de pèlerins en Palestine ; car plusieurs sectes nombreuses et éclairées de cette partie du globe, censurent le pèlerinage comme l'objet d'une superstition aveugle et le tournent en dérision comme l'objet d'une action ridicule. »

« Vous savez, dit le prince, combien peu mon genre de vie m'a rendu familière la diversité des opinions ; il serait trop long d'écouter les argumens que l'on peut alléguer pour ou contre le pèlerinage ; vous qui les avez appréciés, faites m'en connaître le résultat, »

« Le pèlerinage, continua le poète, comme beaucoup d'autres actes de piété, peut être raisonnable ou superstitieux, suivant les principes qui le font entreprendre. De longs voyages ne sont point nécessaires pour rechercher la vérité. La vérité telle qu'elle convient à la règle de la vie existe toujours dans l'homme qui pense bien. Le changement de lieu n'est point une cause naturelle pour accroître la piété, parce qu'il produit inévitablement la dissipation de l'esprit. Cependant, puisque les hommes vont chaque jour visiter les champs où de grandes actions se sont accomplies, et en reviennent avec une plus forte impression des événemens, une curiosité semblable peut naturellement nous engager à visiter les lieux qui furent le berceau de notre religion ; et je suis persuadé qu'aucun homme ne peut examiner cette scène auguste, sans être affermi dans quelque sainte résolution. Supposer que l'Être suprême puisse être rendu propice plutôt dans un lieu que dans un autre, c'est le rêve d'une vaine superstition ; mais il est permis de penser que les lieux que de grandes actions ou d'étonnans mystères ont rendus célèbres puissent agir sur notre esprit d'une manière extraordinaire ; et c'est une opinion que justifie l'expérience de chaque jour. Celui qui suppose qu'en Palestine il combattra ses vices avec plus de succès, peut s'abuser lui-même ; cependant il peut y aller sans folie ; celui

qui croit au contraire qu'ils lui seront plus aisément pardonnés, déshonore à la fois sa raison et sa religion. »

« Ce sont-là, dit le prince, des distinctions européennes. Je les examinerai dans un autre temps. Quel vous a paru être l'effet de l'instruction de ces peuples ? sont-ils en effet plus heureux que nous ? »

« Il existe dans le monde, reprit Imlac, une si grande infortune, que l'homme trouve à peine le loisir de comparer sa propre détresse avec la félicité des autres. L'instruction est certainement un des moyens de bonheur, comme le prouve le désir naturel que ressent chaque esprit d'accroître ses idées. L'ignorance est une privation réelle qui ne saurait rien produire, c'est un vide dans lequel l'âme est sans mouvement, parce qu'elle manque d'attraction et vit sans connaître le bonheur d'apprendre et le malheur d'oublier. Je me sens donc disposé à conclure que si rien ne contrarie la conséquence naturelle de l'instruction, l'homme devient plus heureux à mesure que l'esprit humain se perfectionne.

» En énumérant les principaux adoucissements de la vie, nous trouverons plusieurs avantages du côté des Européens. Ils guérissent des blessures et des maladies qui nous causent la langueur et la mort. Nous souffrons des intempéries des saisons, et ils savent s'y soustraire. Ils possèdent des machines au moyen desquelles ils exécutent promptement des ouvrages considérables, qu'il nous faut faire par le travail de nos mains. Chez eux il existe entre les lieux éloignés une telle communication, que deux amis ne peuvent jamais être regardés comme absents l'un de l'autre. Leur police évite tout inconvénient public : ils ont des routes à travers les montagnes, et des ponts sur les fleuves. Et si nous descendons aux particularités de la vie, nous leur voyons des habitations plus commodes et des jouissances plus tranquilles. »

« Ils sont sûrement heureux, dit le prince, ceux qui ont toutes ces convenances : elles sont bien précieuses ; mais aucune ne me semble plus intéressante que cette facilité avec laquelle des amis absents peuvent échanger leurs pensées. »

« Les Européens, ajouta le poète sont moins malheureux que nous, mais ils ne sont point heureux. Partout la vie humaine est un état dans lequel il y a beaucoup de maux à souffrir et où l'on jouit de peu de biens. »





## CHAPITRE XII.

### Fin de l'histoire d'Imlac.

« TOUTEFOIS dit le prince, je suis loin de supposer que le bonheur soit accordé aux hommes avec tant de parcimonie : je ne puis croire non plus que si j'avais le choix d'un genre de vie, je devinsse capable de passer tous mes jours dans les plaisirs. Je ne voudrais faire tort à personne ni provoquer aucun ressentiment. Je secourrais le malheur et je recevrais les bénédictions de la reconnaissance. Je choisirais mes amis parmi les hommes sages et mon épouse parmi les femmes vertueuses, et de cette manière je me soustrairais aux dangers de la fraude ou de la malveillance. Mes enfans, élevés par mes soins, seraient instruits et religieux, et ils me rendraient dans ma vieillesse ce que dans leur enfance ils auraient reçu de moi. Comment d'ailleurs oserait - on molester un homme qui pourrait rassembler autour de lui mille de ses semblables enrichis par ses largesses ou soulagés par sa bonté ? Et pourquoi la vie ne s'écoulerait-elle pas dans une douce réciprocité de protection et d'égards ? Il me semble qu'un tel dessein peut s'exécuter sans le secours des raffinemens européens, qui par leurs effets semblent plus spécieux qu'utiles : laissons les donc et poursuivons l'histoire de votre voyage. »

« Après avoir quitté la Palestine, reprit Imlac, je voyageai dans plusieurs contrées de l'Asie ; comme négociant chez les nations civilisées, et comme un pèlerin au milieu des barbares des montagnes. A la fin je sentis le besoin de revoir ma patrie ; d'aller me reposer de mes voyages et de mes fatigues, dans les lieux où j'avais passé mon enfance, et d'amuser mes vieux concitoyens par le récit de mes aventures. Souvent je me représentais les amis avec qui s'étaient écoulées les premières années de ma vie, assis autour de moi, à son déclin, être dans l'étonnement à mes récits, et prêter l'oreille à mes conseils.

« Aussitôt que cette pensée se fut emparée de mon esprit, je regardai comme perdu pour moi chaque moment qui ne me rapprochait pas de

l'Abyssinie.

Je me rendis en hâte en Egypte, et malgré mon impatience, j'employai dix mois à contempler les restes de son ancienne splendeur et à rechercher les traces de ses primitives connaissances. Je trouvai au Caire un mélange d'hommes de toutes les nations, dont quelques - uns y étaient amenés par l'amour des sciences, d'autres par l'appât du gain, un grand nombre par le désir de vivre libres au milieu de la multitude ; car dans une ville populeuse comme le Caire, il est possible de jouir en-même temps des plaisirs de la société et du calme de la retraite.

« Du Caire j'allai à Suez, et je m'embarquai sur la mer Rouge ; longeant la côte jusqu'au port d'où j'étais parti vingt ans auparavant ; là je me joignis à une caravane, et je rentrai dans ma patrie.

« Je comptais alors sur les caresses de mes parens et les félicitations de mes amis, et je pensais que mon père, malgré son attachement pour les richesses, reverrait avec plaisir et même avec orgueil un fils capable d'ajouter à la félicité et à l'honneur de sa nation. Mais je fus bientôt convaincu de la vanité de mes espérances. Mon père était mort depuis quatorze ans : il avait partagé ses richesses entre mes frères, qui s'étaient établis dans différentes provinces Le plus grand nombre de mes anciens camarades avaient payé le tribut à la nature, et parmi ceux qui restaient, quelques-uns eurent peine à me reconnaître, et les autres me regardèrent comme un homme que des mœurs étrangères avaient corrompu.

« Un homme habitué aux vicissitudes de la vie ne se laisse pas aisément abattre. Au bout de quelques temps j'oubliai mon désapointement, et je fis mes efforts pour mériter l'estime des grands du royaume : ils m'admirent à leurs tables, écoutèrent mon histoire et me congédièrent. J'ouvris une école, et on me défendit d'enseigner. Alors je résolus en me mariant de me renfermer dans le bonheur de la vie domestique : j'adressai mes vœux à une dame qui fut charmée de ma conversation, mais rejeta ma recherche, parce que j'étais le fils d'un marchand.

« Fatigué enfin de sollicitations et de refus, je pris la résolution de me soustraire au monde, et de ne pas dépendre davantage de l'opinion ou du caprice des hommes. J'attendis l'époque où les portes de la vallée Heureuse devaient s'ouvrir, afin de pouvoir dire adieu pour toujours à l'espérance et à la crainte. Ce jour arriva ; mes talents furent accueillis avec faveur, et je me résignai avec joie à un emprisonnement perpétuel. »

« Avez-vous enfin trouvé le bonheur en ces lieux, demanda Rasselas, dites-le moi sans réserve ? êtes-vous satisfait de votre situation, ou désirez-vous encore voyager et continuer vos observations ? Tous les habitants de cette vallée vantent leur condition, et, à la visite annuelle de l'empereur, ils en invitent d'autres à partager leur félicité. »

« Grand prince, répondit le poète, je vous. parlerai sans déguisement : je ne connais aucun de ceux qui vous entourent qui ne maudisse l'instant où il entra dans cette vallée. Je suis moins malheureux que les autres, parce que mon esprit est rempli d'images que je puis varier et combiner à mon gré Je puis charmer ma solitude en renouvelant les connaissances qui commencent à s'affaiblir dans ma mémoire, et par les souvenirs de ma vie passée. Cependant tout cela finit par cette vérité chagrinante, que mes recherches sont maintenant sans utilité, et que je ne pourrai jouir d'aucun de mes plaisirs passés. Les autres prisonniers dont l'esprit n'a d'impression que celle du moment présent, sont rongés par des passions malignes, ou demeurent stupides dans l'excessif ennui d'une vie inoccupée. »

« Quelles passions, dit le prince, peuvent donc tourmenter ceux qui n'ont point de rivaux ? Nous sommes dans un lieu où l'impuissance enchaîne la malice, et où toute espèce d'envie est réprimée par la communauté des plaisirs. »

« Il existe sans doute ici, dit Imlac, une communauté de plaisirs matériels ; mais il ne peut y avoir une communauté d'amitié et d'estime. Il peut arriver qu'un des habitants plaise plus qu'un autre : celui qui sait qu'on le dédaigne sera toujours envieux ; et il sera encore plus envieux et plus malveillant, s'il est condamné à vivre dans la société de ceux qui le méprisent. Les moyens qu'emploient les prisonniers de la vallée pour attirer les étrangers dans une condition qu'eux-mêmes regardent comme très-malheureuse, est l'effet de la méchanceté naturelle à la misère sans espérance. Ils sont fatigués d'eux-mêmes et des autres, et ils espèrent qu'ils trouveront avec de nouveaux compagnons quelque adoucissement à leur sort. Ils envient la liberté dont leur folie les a privés, et verraient avec joie le monde entier emprisonné comme eux.

« Toutefois je suis innocent de ce crime ; aucun homme ne peut dire qu'il est malheureux par mes conseils. Je jette un regard de pitié sur cette foule qui, chaque année, vient solliciter sa captivité, et je voudrais qu'il me fût permis de l'avertir de ses dangers. »

« Mon cher Imlac, dit le prince, je veux t'ouvrir mon cœur tout entier ; depuis long-temps je médite mon évasion de la vallée Heureuse ; j'ai examiné les montagnes qui l'environnent, et partout j'ai rencontré des obstacles insurmontables. Enseigne moi les moyens de briser ma prison : tu seras le compagnon de ma fuite, le guide de mes voyages, l'associé de ma fortune et mon seul directeur dans le choix d'un genre de vie. »

« Prince, répondit le poète, votre fuite sera difficile, et peut-être vous repentirez-vous bientôt de votre curiosité. Le monde que vous vous figurez tranquille et sans écueil comme le lac de la vallée, est une mer orageuse et pleine d'abîmes, où les naufrages sont fréquents ; tantôt vous serez terrassé par les vagues de la violence et tantôt brisé contre les rocs de la fraude. Au milieu des injustices, des trahisons, de la rivalité et des incertitudes, mille fois vous regretterez ce séjour de la paix, et vous abandonnerez l'espérance pour n'avoir rien à redouter de la crainte. »

« Ne cherche point à me détourner de mon projet, dit le prince, je brûle d'impatience de voir ce que tu as vu ; et puisque tu es toi-même fatigué de la vallée, il est évident que ta première condition était préférable à celle-ci ; quelles que puissent être les conséquences de l'épreuve que je veux tenter, j'ai résolu de juger par mes propres yeux des diverses conditions de l'homme et de faire alors avec maturité le choix d'un genre de vie. »

« Je crains bien, dit Imlac, que vous ne soyez retenu par des forces plus puissantes que mes raisons : cependant si votre détermination est prise, je vous conseille de ne pas désespérer. Peu de choses sont impossibles à l'activité secondée par l'industrie. »



## CHAPITRE XIII.

### **Rasselas découvre les moyens de s'échapper.**

LE prince alors invite son favori à se livrer au repos ; mais le récit de tant de merveilles et de choses nouvelles remplit son esprit de trouble. Il se remémore tout ce qu'il a entendu, et prépare pour le matin un nombre infini de questions.

Presque toute sa peine disparaît : il a un ami à qui il peut communiquer ses pensées, et dont l'expérience est propre à servir ses desseins. Son cœur ne sera pas plus long-temps condamné à souffrir d'une peine secrète. Il pense que le séjour même de la vallée Heureuse deviendrait agréable avec un tel ami, et que s'ils pouvaient ensemble parcourir le monde, il ne lui resterait plus rien à désirer.

En peu de jours les eaux se retirèrent et la terre se sécha. Rasselas et Imlac, à l'insu des autres habitants, sortirent alors pour converser. Comme ils passaient devant la porte de la vallée, le prince, dont les pensées étaient toujours tournées vers sa liberté, s'écria avec l'expression d'une profonde tristesse : « Pourquoi l'art est-il si puissant, ou pourquoi l'homme est-il si faible ! »

« L'homme n'est point faible, lui répondit son compagnon. La science est plus que l'équivalent de la force. L'inventeur des machines se rit de leur résistance. Je puis détruire cette porte ; mais je ne puis le faire secrètement ; il nous faut chercher un autre expédient. »

Comme ils continuaient leur promenade sur le penchant de la montagne, ils remarquèrent que les lapins, chassés de leurs terriers par les eaux, s'étaient réfugiés dans les buissons et avaient formé des trous dans une direction oblique à la sommité. « Ça été l'opinion de l'antiquité, dit Imlac, que l'esprit humain s'est enrichi de plusieurs arts découverts par l'instinct des animaux ; ainsi, ne pensons pas que nous nous dégradions en apprenant quelque chose des lapins. En perçant la montagne dans la même direction, nous pourrions échapper. Nous commencerons à l'endroit où la sommité

penche vers l'intérieur, et nous travaillerons en hauteur jusqu'à ce que nous trouvions une issue dans la partie la plus élevée. »

A cette proposition la joie se peignit dans les yeux du prince. L'exécution d'une telle entreprise était facile et le succès en était certain.

On ne perdit pas un instant. Le lendemain ils vinrent de bonne heure choisir un lieu convenable à leur dessein. Ils franchirent avec une grande fatigue les ronces et les rochers, et s'en retournèrent sans avoir découvert aucun endroit qui favorisât leur projet. Le second et le troisième jours furent employés de la même manière et avec aussi peu de succès. Mais le quatrième ils trouvèrent une petite caverne qu'un bois déroba à la vue, et ce fut là qu'ils résolurent de faire leur expérience.

Imlac se procura des instrumens propres à fendre la pierre et à remuer la terre, et ils commencèrent leur travail le jour suivant avec plus d'ardeur que de force. Mais bientôt exténués par les efforts qu'ils faisaient, ils s'assirent sur l'herbe pour respirer. Pendant quelques instans Rasselas sembla découragé : « Prince, lui dit son compagnon, la pratique nous rendra capables de continuer nos travaux. Remarquez combien nous sommes avancés, et vous demeurerez convaincu que notre tâche sera bientôt remplie. Ce n'est pas la force, c'est la persévérance qui exécute les grands ouvrages. Ce palais que vous voyez fut élevé avec de simples pierres ; cependant vous admirez sa hauteur et son étendue. Celui qui marcherait avec vigueur trois heures par jour, parcourrait en sept ans un espace égal à la circonférence du globe. »

Chaque jour ils retournaient à leur travail, et en peu de temps ils rencontrèrent une fracture dans le rocher qui leur permit d'avancer beaucoup avec très-peu de peine. Rasselas regarda cette circonstance comme un heureux augure. — « Ne troublez point votre esprit, dit Imlac, par d'autres espérances ou d'autres craintes que celles que la raison doit suggérer : si les présages du bien vous causent de la joie, vous serez accablé par la seule apparence du mal, et toute votre vie sera en proie à la crédulité. Tout ce qui facilite notre ouvrage est plus qu'un bon augure, c'est une cause de succès ; et cet événement est une de ces surprises agréables qui souvent viennent soutenir la résolution. Beaucoup de choses difficiles à projeter deviennent faciles dans l'exécution. »



## CHAPITRE XIV.

### **Rasselas et Imlac reçoivent une visite inattendue.**

ILS n'en étaient encore qu'à la moitié de leur travail et se consolaient de leurs fatigues par l'espoir d'une prochaine liberté, quand le prince, sortant pour respirer un nouvel air, trouva sa sœur Nékayah à l'entrée de la cavité. A cette vue il tressaillit et demeura confus, effrayé par l'idée de découvrir son dessein, et toutefois sans espoir de le cacher. Peu d'instans le déterminèrent à se confier à la fidélité de sa sœur, en s'assurant du secret par un aveu sans réserve.

« N' imaginez pas, dit la princesse, que je sois venue ici comme un espion ; depuis long-temps j'observais de ma croisée que chaque jour vous et Imlac dirigiez vos pas vers le même lieu ; mais je ne vous supposais d'autre motif que celui de trouver un ombrage plus frais, ou des gazons plus parfumés, et je ne vous ai suivis qu'avec le dessein de jouir de votre conversation. Comme ce n'est point le soupçon, mais l'amitié qui vous a découverts, ne me privez pas de l'avantage de ma découverte. Ainsi que vous je suis fatiguée de notre solitude, et je ne désire pas moins connaître les plaisirs et les souffrances du monde. Permettez-moi donc de fuir avec vous cette insipide tranquillité qui me serait encore plus insupportable si vous m'abandonniez. Vous pouvez me refuser de vous accompagner, mais vous ne pourrez m'empêcher de vous suivre.

Nékayah était de toutes les sœurs du prince celle qu'il aimait le plus tendrement ; aussi n'eut-il pas le moindre penchant à lui refuser ce qu'elle demandait, et il lui exprima ses regrets d'avoir perdu l'occasion de lui prouver sa confiance par une communication volontaire de ses projets. Il fut donc arrêté qu'elle partagerait leur sort, et que jusqu'à l'entier achèvement du travail, elle ferait sentinelle, de peur que quelqu'autre promeneur, poussé par la curiosité, ne les suivît dans la montagne.

Enfin leur travail s'acheva ; ils aperçurent la lumière à travers la montagne et sortant par son sommet ils contemplèrent le Nil, dont le cours

encore faible roulait sous leurs pieds.

Le prince promenait autour de lui des regards de ravissement : il se faisait une peinture anticipée des plaisirs du voyage, et déjà ses pensées le transportaient au-delà des limites de l'empire de son père. Imlac, quoique fort content de son évasion, avait une attente moins vive des jouissances d'un monde qu'il connaissait et dont il était déjà fatigué.

Rasselas fut si charmé à l'aspect d'un horizon plus étendu, qu'on ne put qu'avec peine le décider à rentrer dans la vallée. Il apprit à sa sœur que le chemin était ouvert et qu'il ne restait plus qu'à se préparer pour le départ.





## CHAPITRE XV.

### **Le Prince et la Princesse quittent la vallée et voient plusieurs merveilles.**

LE prince et la princesse avaient assez de diamans pour se former une fortune dans la première ville de commerce, et ils pouvaient par les soins d'Imlac les cacher dans leurs vêtemens. Tout étant prêt, ils quittèrent la vallée dans la nuit qui suivit la pleine lune la plus prochaine, la princesse suivie seulement par une de ses femmes à qui on laissa ignorer où on la conduisait.

Ils montèrent à travers la cavité et commencèrent à descendre de l'autre côté de la montagne. La princesse et sa favorite promenaient leurs regards de tous côtés, et n'apercevant aucune limite à l'horizon, elles se crurent en danger d'être perdues dans ce vide immense. Elles s'arrêtèrent en tremblant. — « Je suis effrayée, dit la princesse, d'entreprendre un voyage dont je ne puis entrevoir le terme et de m'aventurer dans cette vaste plaine où je serai entourée d'hommes que je n'ai jamais vus. » Le prince éprouvait les mêmes émotions, mais plus maître de lui, il les cachait avec plus de soin.

Imlac souriait de leurs frayeurs, et les encourageait à avancer ; mais la princesse demeura irrésolue jusqu'au moment où imperceptiblement éloignée, elle vit, entre elle et la vallée, un intervalle trop grand pour songer au retour.

Vers le matin nos voyageurs rencontrèrent dans les champs quelques pasteurs qui leur offrirent du lait et des fruits. La princesse s'étonna de ne point trouver un palais prêt à la recevoir et une table couverte de mets délicieux ; mais comme elle était fatiguée et que la faim la pressait, elle but du lait et mangea des fruits qu'elle trouva supérieurs à ceux de la vallée.

Peu accoutumés à vaincre les difficultés, ils continuèrent leur voyage à petites journées, assurés d'ailleurs que quoiqu'on pût découvrir leur fuite, on ne les poursuivrait pas. En peu de jours ils arrivèrent dans une région

plus populeuse où Imlac fut divertí par l'admiration que ses compagnons exprimaient pour la diversité des occupations, des conditions et des mœurs.

Leur habillement était de nature à écarter toute espèce de soupçon qui aurait pu faire deviner leur rang ; cependant le prince, en quelque lieu qu'il vînt, s'attendait à être obéi, et la princesse s'offensait de ce que ceux qui étaient en sa présence ne se prosternaient point devant elle. Imlac était obligé de les observer avec une grande vigilance de peur qu'ils ne vinssent à trahir leur état par leur conduite extraordinaire ; et il les retint pendant plusieurs semaines dans le premier village, afin de les familiariser avec les classes inférieures de la société.

Par degrés les illustres voyageurs furent amenés à comprendre qu'ils devaient pour quelque temps laisser de côté leur dignité et s'attendre aux seuls égards que la libéralité et la politesse peuvent procurer. Imlac, par plusieurs avis les ayant préparés au tumulte d'un port et à la rudesse des matelots, les conduisit sur les bords de la mer.

Le prince et sa sœur, à qui chaque objet paraissait nouveau, étaient également satisfaits dans tous les lieux, et pour ce motif ils emeurèrent plusieurs mois dans le même port, sans montrer aucune inclination d'aller plus avant. Imlac fut d'autant plus satisfait de leur séjour, qu'il eût été imprudent, aussi peu accoutumés qu'ils l'étaient au monde, de les exposer aux hasards de voyager sur une terre étrangère.

Enfin il commença à craindre moins qu'ils fussent découverts, et leur proposa de fixer un jour pour leur départ. Comme ils n'avaient aucune prétention à juger par eux-mêmes, ils laissèrent à Imlac le soin de tout décider. En conséquence il loua un vaisseau qui se rendait à Suez ; et quand le moment de s'embarquer arriva, ce ne fut qu'avec une très-grande difficulté qu'il persuada à la princesse d'entrer dans le navire. Leur voyage fut court et heureux, et de Suez ils vinrent par terre à la ville du Caire.

## CHAPITRE XVI.

### Ils arrivent au Caire et trouvent tout le monde heureux.

COMME ils approchaient de cette cité à la vue de laquelle tous les étrangers sont saisis d'étonnement : « Voici, dit Imlac au prince, une ville où les voyageurs et les marchands se réunissent de tous les coins de la terre. Vous y trouverez des hommes de tous rangs et de tous états, et vous y verrez le commerce en honneur. Je compte m'y conduire comme un marchand et vous y vivrez comme des étrangers dont les voyages n'ont d'autre but que la curiosité : bientôt on remarquera que nous sommes riches ; notre réputation nous procurera un accès facile auprès de tous ceux qui désireront nous connaître ; vous verrez toutes les conditions de l'humanité et pourrez vous-même à loisir faire le choix d'un genre de vie. »

En ce moment ils entrèrent dans la ville. A peine y eurent-ils mis le pied, qu'ils furent étourdis par le bruit, et incommodés par la foule. L'instruction avait si peu prévalu en eux sur l'habitude, qu'ils étaient surpris de se voir ainsi au milieu des rues sans aucune distinction, et d'être rencontrés par les gens du peuple sans que ceux-ci eussent l'air de les connaître et leur montrassent la moindre marque de respect. La princesse ne put d'abord supporter l'idée de se voir ainsi confondue avec le vulgaire, et pendant quelques jours elle s'enferma dans sa chambre où elle fut servie par sa favorite Peknah comme dans le palais de la vallée.

Imlac qui connaissait le commerce, vendit le lendemain de leur arrivée une partie des diamants et loua une maison qu'il orna avec une telle magnificence que dès cet instant on le regarda comme un marchand très-riche. Sa politesse lui attira plusieurs connaissances, et sa générosité un grand nombre de courtisans ; il réunissait à sa table des hommes de toutes les nations, et tous admiraient son savoir et sollicitaient sa faveur. Ses compagnons, incapables de se mêler de la conversation, ne pouvaient faire découvrir leur ignorance ou leur surprise ; ils étaient initiés aux usages du

monde à mesure qu'ils acquéraient quelque connaissance de la langue du pays.

Au moyen de fréquentes lectures le prince avait appris à connaître l'usage et la nature de l'argent mon noyé ; mais la princesse et Peknah furent long-temps à comprendre ce que les marchands pouvaient faire avec de petites pièces d'or ou d'argent, ou pourquoi des matières d'une si faible utilité étaient reçues en échange des choses nécessaires à la vie.

Ils employèrent deux années entières à étudier la langue du pays. Pendant ce temps, Imlac se préparait à leur faire envisager les divers rangs et les différentes conditions de la vie. Il entra dans l'intimité de tous ceux qui avaient quelque chose de remarquable dans leur fortune ou dans leur conduite. Il fréquentait les sages et les voluptueux, les oisifs et les laborieux, les marchands et les littérateurs.

Le prince étant devenu capable de converser avec facilité, et ayant l'instruction nécessaire pour s'observer dans ses entretiens avec les étrangers, commença à accompagner Imlac dans les lieux de commerce et à parcourir toutes les assemblées où il pensait pouvoir faire le choix d'un genre de vie.

Pendant quelque temps il regarda ce choix comme inutile, parce que tous les hommes qu'il rencontra lui parurent réellement heureux. Partout où il allait il ne trouvait que de la gaîté et de la bienveillance et n'entendait que les chants de la joie, ou le rire du plaisir. Il commença à croire que le monde était rempli d'une abondance universelle, et que rien n'était refusé , ni au besoin ni au mérite ; que toutes les mains répandaient les libéralités, et que tous les cœurs s'ouvraient à la bonté. « Qui donc alors, disait-il, pourrait être malheureux ? »

Imlac ne voulut point détruire cette illusion ni l'espoir que lui donnait son inexpérience, jusqu'à ce qu'un jour, ayant gardé un profond silence, — « Je ne comprends pas, dit le prince, pourquoi je suis plus malheureux qu'aucun de nos amis. Je les vois sans cesse heureux, mais je sens mon âme inquiète et agitée. Je ne suis pas satisfait de ces plaisirs que je semble rechercher ; je vis dans la foule d'hommes remplis d'allégresse, bien moins pour jouir de leur société que pour me cacher à moi-même, et l'ennui que je souffre n'est qu'un voile au dégoût que j'éprouve. »

« Chaque homme, dit Imlac, peut, en interrogeant son propre cœur, conjecturer ce qui se passe dans le cœur des autres : lorsque vous sentez que votre gaîté n'est que factice, il vous est justement permis de soupçonner que

celle de vos compagnons n'est point sincère. L'envie est communément réciproque. Beaucoup de jours s'écoulent avant que nous puissions être convaincus que jamais nous ne trouverons le bonheur ; et cependant chacun pense que les autres le possèdent et conserve l'espoir de l'obtenir pour lui-même. Dans l'assemblée où vous avez passé la dernière soirée, vous avez dû remarquer dans les personnes qui la composaient, un brillant d'esprit, une vivacité d'imagination telle que l'auraient des êtres d'un ordre supérieur et formés pour habiter des régions sereines inaccessibles à tous soins et à toutes peines : cependant croyez-moi, prince, dans cette assemblée, il n'y avait aucune personne qui ne redoutât le moment où la solitude la livrerait à la tyrannie de ses réflexions. »

« Cette remarque, dit Rasselas, peut être juste à l'égard des autres, puisqu'elle l'est pour ce qui me touche ; cependant quel que soit le malheur général de l'homme, une condition est plus heureuse qu'une autre, et la sagesse nous conduit sans doute à prendre la moins mauvaise dans le choix d'un genre de vie. »

« Les causes du bien et du mal, répondit Imlac, sont si nombreuses et si incertaines, si souvent amalgamées les unes avec les autres, si diversifiées par des rapports différens, et tellement sujettes à des accidents qu'on ne peut prévoir, que celui qui voudrait fixer son choix sur des raisons incontestables de préférence, vivrait et mourrait dans sa recherche sans obtenir aucun résultat. »

« Mais sans doute, dit Rasselas, ces hommes sages que nous écoutons avec respect et admiration, ont choisi le genre de vie qui leur a semblé le plus propre à les rendre heureux. »

« Fort peu, dit le poète, vivent d'après leur choix. Chaque homme est placé dans sa propre condition par des causes qui agissent sans son intervention, et auxquelles il n'est pas toujours maître de coopérer ; aussi rarement rencontrerez-vous un homme qui ne suppose que le partage de son voisin ne soit meilleur que le sien. »

« Je me plais à penser, dit le prince, que ma naissance au moins m'a donné quelque avantage sur les autres, en me rendant capable de me déterminer par moi-même. Ici j'ai le monde devant moi ; je veux l'examiner à loisir : il est sans doute quelque lieu où l'on peut trouver la félicité. »



## CHAPITRE XVII.

### **Le Prince fait société avec des jeunes gens livrés au plaisir.**

LE jour suivant, Rasselas résolut de commencer ses expériences sur la société. « La jeunesse, se disait-il, est le temps du bonheur : je veux m'unir à des jeunes gens qui n'ont d'autres occupations que de satisfaire leurs désirs et dont une succession de jouissances remplit tous les instans. »

Il fut bientôt admis dans la société de ces jeunes gens ; mais au bout de quelques jours la fatigue et le dégoût l'en chassèrent. Leur gaîté n'avait ni franchise, ni motif ; leurs plaisirs grossiers et sensuels n'offraient rien à l'esprit ; leur conduite était à la fois prodigue et mesquine ; ils tournaient en ridicule l'ordre et les lois ; mais le regard du pouvoir qu'ils méprisaient et l'œil de la sagesse les couvraient de confusion.

Le prince conclut alors qu'il ne serait jamais heureux dans le cours d'une vie dont il aurait à rougir. Il pensa qu'il ne convenait point à un être raisonnable d'agir sans but et d'être satisfait ou mécontent seulement par hasard. « Le bonheur, disait-il, doit être quelque chose de solide et durable, sans crainte et sans incertitude. »

Mais ses jeunes compagnons s'étaient si bien emparés de son esprit par leur sincérité et leur courtoisie, qu'il ne put se résoudre à les quitter sans leur donner quelques conseils, ou leur faire quelques remontrances. « Mes amis, leur dit-il, j'ai sérieusement considéré nos habitudes et nos projets, et j'ai trouvé qu'ils sont contraires à nos propres intérêts. Les premières années de l'homme doivent être employées à préparer des consolations pour la vieillesse. Celui-là ne sera jamais sage qui n'a jamais réfléchi. Une perpétuelle légèreté aura pour terme l'ignorance ; et l'intempérance, bien qu'elle enflamme les esprits pour un instant, abrège d'ordinaire la vie ou la rend misérable. Considérons que notre jeunesse n'a qu'une courte durée, et que dans l'âge mûr, quand les prestiges de l'imagination auront cessé, quand les ombres du plaisir n'erront plus autour de nous, nous n'aurons d'autres consolations que l'estime des hommes sages et la faculté de faire

du bien. Arrêtons-nous donc, lorsqu'il en est temps encore : vivons comme des hommes qui vieilliront un jour, et dont le plus grand de tous les maux serait de compter leurs années par leurs folies. et de se rappeler leur santé passée, seulement par les maladies que la débauche a produites en eux. »

Pendant quelques instans ils se regardèrent en silence les uns les autres ; mais enfin ils éclatèrent et chassèrent leur moraliste, par le chorus d'un rire général.

La certitude qu'avait le prince que ses raisons étaient justes et ses intentions pures fut à peine suffisante pour le soutenir contre l'horreur du ridicule. Mais il recouvra bientôt sa tranquillité, et poursuivit ses recherches.





## CHAPITRE XVIII.

### Le Prince trouve un homme sage et heureux.

RASSELAS se promenant un jour dans les rues du Caire vit un bâtiment spacieux, dont les portes ouvertes invitaient les passans à entrer. Il suivit la foule et trouva que c'était un institut, ou école de déclamation dans laquelle des professeurs faisaient des lectures. Ses regards s'arrêtèrent d'abord sur un sage placé au milieu des autres, qui discourait avec beaucoup d'énergie sur l'art de diriger les passions. Son regard était vénérable, son geste gracieux, sa prononciation claire, sa diction élégante. Il prouvait de la manière la plus positive et la plus évidente que la nature humaine est dégradée et avilie quand les plus basses facultés prédominent sur les plus élevées ; que lorsque l'imagination, qui est la mère des passions, usurpe l'empire de l'esprit, il devient semblable à un gouvernement sans lois où règne le trouble et la confusion ; qu'elle livre les remparts de l'intelligence aux rebelles, et excite ses enfans à la sédition, contre la raison, leur légitime souverain. Il comparait la raison au soleil dont la lumière est constante, uniforme, durable ; et l'imagination à un météore dont l'éclat brillant, mais passager, est irrégulier dans ses mouvemens, et trompeur dans sa direction.

Ensuite il communiqua à ses auditeurs les diverses maximes données jusque là sur la manière de dompter les passions : et il peignit le bonheur de ceux qui avaient obtenu cette importante victoire, après laquelle, disait-il, l'homme cesse d'être l'esclave de la crainte et le jouet de l'espérance ; il n'est plus desséché par l'envie, enflammé par la colère, énervé par l'amour, ou dégradé par le crime ; mais il marche d'un pas assuré à travers les agitations et les hasards de la vie, comme le soleil poursuit sa course au sein du calme ou des tempêtes.

Enfin il cita les exemples de plusieurs héros qui avaient été inaccessibles à la peine et au plaisir, et qui avaient regardé avec indifférence les circonstances ou les accidens que le vulgaire nomme le bien et le mal. Il exhorta ses auditeurs à fouler aux pieds leurs préjugés, à s'armer contre les

traits de la malice ou de la misère, par une persévérance constante ; et il termina en disant que cette condition seule constituait le bonheur, et qu'il était au pouvoir de tous de se le procurer.

Rasselas l'écoutait avec le respect dû aux instructions d'un être supérieur, et, l'ayant attendu à la porte, il sollicita humblement la liberté de visiter un si grand maître de la véritable sagesse. Le professeur hésitait, lorsque Rasselas lui mit dans la main une bourse remplie d'or, qu'il reçut avec un mélange de joie et d'étonnement.

« J'ai trouvé, dit le prince, à son retour auprès d'Imlac, un homme qui enseigne tout ce qu'il faut connaître ; qui, du trône inébranlable de la force raisonnable, examine les scènes de la vie, qui changent à ses yeux. Il parle, et l'attention guette le mouvement de ses lèvres ; il raisonne, et la conviction termine ses périodes. Désormais cet homme sera mon guide : je veux étudier sa doctrine et imiter sa vie. »

« Ne vous hâtez-pas, lui dit Imlac, d'accorder trop de confiance et d'admiration à ces précepteurs de morale. Ils parlent comme des anges ; mais ils vivent comme des hommes.

Rasselas, qui ne pouvait concevoir qu'un homme raisonnât si profondément sans être pénétré des vérités qu'il annonçait, rendit, peu de jours après, une visite au sage, et ne fut point reçu. Il se souvint du pouvoir de l'or, et s'ouvrit, en en donnant une pièce, un chemin à l'appartement le plus reculé du philosophe ; il le trouva dans une chambre à demi-éclairée, les yeux humides et le visage abattu : « Monsieur, dit-il au prince, vous êtes venu dans un de ces momens où toute amitié humaine est inutile ; j'éprouve des souffrances qui ne sauraient être adoucies, et une perte irréparable : ma fille, ma fille unique, dont la tendresse assurait un soutien à ma vieillesse, est morte de la fièvre la nuit dernière. Mes vues, mes desseins, mes espérances, tout est détruit ; maintenant je suis un être entièrement étranger au monde. »

« Monsieur, dit le prince, la mort est un événement qui ne doit jamais surprendre un homme sage ; ne savons-nous pas qu'elle est toujours près de nous ; et ne devons-nous pas à chaque instant nous attendre à la voir paraître. » — « Jeune homme, répondit le philosophe, on juge aisément à vos paroles que vous n'avez jamais ressenti les douleurs d'une éternelle séparation. » — « Avez-vous donc, reprit Rasselas, oublié ces préceptes d'une haute sagesse que vous enseigniez naguères ? La philosophie n'a-t-elle donc plus de force pour armer votre cœur contre l'infortune ?

Considérez que toutes les choses humaines sont variables : mais que la vérité et la raison sont toujours les mêmes. » — « Quelle consolation, répondit l'affligé, trouverai-je dans la raison et la vérité ? Quel effet produiront-elles sur moi, que celui de me dire à chaque instant : Ta fille t'est ravie pour toujours. »

Le prince à qui son humanité défendait d'insulter au malheur par les reproches, s'en alla, convaincu de l'insuffisance de la science des rhéteurs, et de l'inefficacité de l'éloquence contre les revers de la fortune.



## CHAPITRE XIX.

### Idée de la vie pastorale.

LE prince mit encore plus de soin dans ses recherches ; et ayant entendu parler d'un ermite qui habitait près des plus basses cataractes du Nil, et remplissait la contrée du bruit de sa sainteté, il résolut de visiter ce solitaire et de s'assurer si le bonheur que la vie publique ne pouvait procurer existait dans la retraite, et si un homme dont la vieillesse et la vertu attiraient la vénération des hommes, pourrait lui enseigner l'art d'éviter les maux ou du moins de les supporter.

Imlac et la princesse consentirent à l'accompagner ; et après les préparatifs nécessaires, ils se mirent en route. Comme ils traversaient les champs, ils virent des bergers qui veillaient sur leurs troupeaux, et des agneaux qui se jouaient dans les pâturages.

« Voici, dit le poète, un genre de vie qui a été vanté dans tous les temps à cause de son innocence et de sa douceur ; passons sous latente de ces pasteurs les instans de la chaleur du jour, et voyons si nos recherches ne doivent pas s'arrêter à la simplicité pastorale. »

La proposition plut à Rasselas ainsi qu'à la princesse, et ils engagèrent les bergers, par de petits présens et des questions bienveillantes, à leur dire leur opinion sur leur propre condition ; mais ils étaient si grossiers et si ignorans, si peu capables de comparer les avantages et les inconvéniens du travail, et si obscurs dans leurs discours et leurs peintures, que nos voyageurs n'en apprirent que très-peu de choses. Mais il était évident que le mécontentement s'était glissé dans leurs cœurs, qu'ils se regardaient comme condamnés à travailler pour satisfaire le luxe des riches, et tournaient des regards malveillans sur ceux qui étaient au-dessus d'eux.

La princesse s'écria, avec vivacité , que jamais elle ne souffrirait que ces envieux sauvages devinssent ses compagnons, et qu'elle ne désirait pas d'autres preuves du bonheur de la vie champêtre ; mais qu'elle ne pouvait croire que la peinture des plaisirs des premiers âges fût fabuleuse, et que

cependant elle doutait que la vie eût quelque chose que l'on pût avec justice préférer aux tranquilles jouissances des champs et des bois. Elle espérait qu'un temps viendrait où, avec un petit nombre d'amis vertueux et aimables, elle pourrait cueillir les fleurs plantées de ses propres mains, caresser les agneaux de ses brebis, et entendre au milieu des ruisseaux et des zéphirs, une de ses filles lire dans le bocage.



## CHAPITRE XX.

### Dangers de la prospérité.

LE lendemain ils continuèrent leur voyage jusqu'à l'heure où l'ardeur du soleil les contraignit de chercher un abri. A une petite distance ils aperçurent un bois épais où ils ne furent pas plutôt entrés qu'ils trouvèrent des signes de l'habitation des hommes. On avait coupé les arbustes avec soin aux endroits où les branches plus épaisses eussent intercepté les communications ; les cimes des arbres disposées avec symétrie étaient enlacées artificiellement ; des bancs de gazons fleuris étaient élevés dans les parties non plantées, et un ruisseau serpentant le long d'un sentier tortueux, offrait tantôt de petits bassins où se réfugiaient ses eaux, tantôt de petits monceaux de pierres entassées qui augmentaient le murmure de son cours.

Ils traversaient lentement le bois, charmés des agrémens inattendus qu'ils y trouvaient, et cherchant à tirer des conjectures sur celui qui avait pu transformer en un séjour aussi agréable des lieux sauvages et déserts.

Comme ils avançaient, ils entendirent le son des instrumens et virent de jeunes garçons et de jeunes filles qui dansaient sur l'herbe, et un peu plus loin, ils découvrirent un palais superbe, bâti sur une colline environnée de bois. Les lois hospitalières de l'Orient leur accordaient l'entrée de ce palais dont le maître les accueillit en homme puissant et libéral.

Bientôt il devina que ses hôtes n'étaient point d'une condition ordinaire, et il fit servir somptueusement sa table. L'éloquence d'Imlac captiva son attention ; et l'aimable urbanité de la princesse excita son respect. Lorsqu'ils parlèrent de leur départ, le maître du palais les pria de demeurer, et le jour suivant il parut moins disposé encore à les voir s'éloigner. Nos voyageurs se laissèrent aisément persuader, et sa politesse amena la liberté et la confiance.

Le prince avait alors sous les yeux tous les plaisirs domestiques ; il voyait sur tous les visages l'expression du bonheur, et toute la nature souriant autour de lui, il ne put s'empêcher d'espérer qu'il pourrait trouver dans ces

lieux l'objet de ses recherches : mais ayant félicité le maître du palais sur ses possessions, celui-ci répondit : « Ma situation, il est vrai, présente l'aspect du bonheur ; mais les apparences sont bien trompeuses ; ma prospérité met ma vie en danger. Jaloux de mes richesses et de ma popularité, le pacha d'Egypte est mon ennemi. Jusqu'à ce jour les princes du pays m'ont protégé contre sa cupidité ; cependant, comme la faveur des grands est incertaine, je crains que bientôt mes défenseurs ne consentent à partager mes dépouilles avec le pacha. Déjà j'ai envoyé mes trésors dans une contrée lointaine, et à la première alarme, je suis préparé à les suivre. Alors mes ennemis se livreront à des plaisirs tumultueux dans mon palais, et jouiront des jardins que j'ai plantés. »

Tous nos voyageurs s'unirent pour déplorer les dangers d'un si galant homme et l'exil qui l'attendait : la princesse surtout éprouva tant de peine et d'indignation qu'elle se retira dans son appartement. Ils demeurèrent encore quelques jours avec leur estimable hôte et ensuite ils se mirent en route pour aller à la recherche de l'ermite.

## CHAPITRE XXI.

### Bonheur de la solitude. — Histoire de l'ermite.

LE troisième jour de marche, guidés par des paysans, nos voyageurs parvinrent à la cellule de l'ermite. C'était une caverne creusée dans le flanc d'une colline, et dont l'issue était ombragée par des palmiers : elle était à une telle distance de la cataracte, que l'on n'entendait plus la chute des eaux que comme un léger murmure qui portait l'esprit à une douce méditation, surtout quand s'y joignait le bruit du vent dans le feuillage. L'ouvrage agreste et primitif de la nature avait été si heureusement perfectionné par les efforts de l'homme, que cette retraite renfermait des appartemens appropriés aux divers usages, et souvent offrait un abri aux voyageurs surpris par l'obscurité ou la tempête.

L'ermite assis à l'entrée de sa cellule respirait la fraîcheur du soir. D'un côté on voyait à terre, près de lui, un livre, des plumes et du papier ; de l'autre, des instrumens mécaniques de différens genres. Comme nos voyageurs avançaient sans être aperçus, la princesse remarqua que sa contenance n'annonçait pas un homme qui a trouvé ou peut enseigner la route du bonheur.

Arrivés près du solitaire, ils le saluèrent avec respect, et il y répondit en homme qui n'est pas étranger aux usages des cours. — « Mes enfans, leur, dit-il, si vous êtes égarés, je vous offre de bon cœur pour passer la nuit toutes les commodités que ma caverne peut renfermer. Je possède tout ce que la nature rend nécessaire ; car vous n'espérez pas trouver dans la demeure d'un ermite les douceurs que les villes seules peuvent fournir.

Les voyageurs le remercièrent, et entrèrent dans la cellule, qui les charma par sa propreté et sa régularité. L'ermite leur servit de la viande et du vin, quoique lui-même n'eût pour toute nourriture que des fruits et de l'eau. Sa conversation était aimable sans frivolité, et pieuse sans enthousiasme. Bientôt il gagna l'estime de ses hôtes, et la princesse se repentit de sa censure prématurée.



Enfin Imlac lui adressa la parole : « Je ne dois plus m'étonner, lui dit-il, que votre réputation soit si grande : au Caire, nous avons entendu vanter votre sagesse, et nous venons implorer vos conseils en faveur de ce jeune homme et de cette jeune fille pour le genre de vie qu'ils doivent choisir. »

« Pour quiconque vit bien, répondit l'ermite, tout genre de vie est bon, et je ne saurais donner d'autres règles sinon qu'il faut éviter tout ce qui a l'apparence du mal. »

« Il l'évitera sans doute, dit le prince, celui qui comme vous se consacrera à la solitude que vous faites aimer par votre exemple.

« Il y a quinze ans, reprit le solitaire que je vis dans la retraite ; mais je suis loin de désirer que mon exemple m'attire des imitateurs. Dans ma jeunesse, j'embrassai le métier des armes, et, par degrés je parvins aux premiers grades militaires. A la tête de mes troupes, je parcourus des contrées sauvages et vis des combats et des sièges. Irrité enfin d'une injustice qu'on me fit en faveur d'un jeune officier, sentant que ma vigueur commençait à s'affaiblir, et trouvant le monde rempli de pièges, de discordes et de malheurs, je résolus de passer dans la paix le reste de mes jours. Une fois pendant mes courses, cette caverne m'avait sauvé des poursuites de l'ennemi, et ce motif me détermina à la choisir pour ma dernière habitation. J'employai des ouvriers pour la diviser en plusieurs parties et la munir des choses qui m'étaient nécessaires. »

Dans les premiers temps de ma retraite, semblable au matelot battu de la tempête lorsqu'il entre dans le port, je bénissais mon destin, charmé que j'étais d'abandonner le fracas des armes et le tumulte de la guerre pour le repos et la solitude. Quand l'ombre de la nouveauté eut disparu à mes yeux, j'employai mes loisirs à examiner les plantes que produit la vallée, et les minéraux que je tirais du sein des rochers. Mais cette recherche m'est devenue indifférente, et depuis quelque temps je suis errant et distrait : mille perplexités agitent mon esprit et maîtrisent mon imagination, parce que je ne trouve aucun motif de relâche ou de diversion. Quelquefois j'ai honte de penser que je n'ai pu me défendre contre les attaques du vice, qu'en renonçant à l'exercice de la vertu, et je commence à soupçonner que mon exil du monde a été l'effet du dépit, bien plus que l'amour de la retraite. Mon imagination s'égare en des scènes de désordre, et je me plains d'avoir tant perdu pour gagner si peu. Si j'évite au sein de la solitude les exemples des hommes pervers, je perds aussi les conseils et les consolations des hommes vertueux. Long-temps j'ai comparé les inconvénients et les

avantages de la société , et j'ai résolu de rentrer demain dans le monde. La vie d'un solitaire peut être misérable, mais non religieuse. »

Nos voyageurs apprirent cette résolution avec une grande surprise ; puis, après un moment de silence, ils offrirent à l'ermite de le conduire au Caire. Il retira du milieu du rocher un trésor considérable et les suivit à la ville, à l'approche de laquelle il éprouva une joie extrême.



## CHAPITRE XXII.

### **Bonheur de la vie selon les principes de la nature.**

RASSELAS allait souvent à une assemblée d'hommes instruits qui se réunissaient à des époques fixes pour délasser leurs esprits, et comparer leurs opinions. Leurs manières n'étaient pas exemptes d'une certaine rudesse, mais leur conversation était instructive et leurs disputes subtiles, bien qu'elles fussent souvent trop animées et portées à un tel degré de violence qu'aucun des controversistes ne se rappelait le sujet de la discussion. Il est quelques défauts que l'on rencontrait chez presque tous les membres de cette réunion : chacun aurait voulu dominer sur les autres et trouvait du plaisir à entendre déprécier leur mérite ou leurs connaissances.

Rasselas fit dans cette assemblée le récit de son entrevue avec l'ermite, et n'omit point l'étonnement que lui causa la censure du solitaire pour un genre de vie qu'il avait choisi avec tant de réflexion et qu'il suivait avec une aussi grande exactitude. Ce récit excita des sentimens divers parmi ses auditeurs. Quelques-uns regardaient comme un juste châtiment de sa folie la condamnation de l'ermite à demeurer dans la retraite. Un des plus jeunes de la société décida même, avec une grande assurance que c'était un hypocrite. D'autres parlèrent des droits de la société au travail des individus, et considéraient une retraite volontaire comme une violation de ses devoirs. D'autres aussi soutenaient avec vivacité qu'il y avait une époque où l'on avait satisfait aux devoirs envers la société, et où un homme pouvait sans injustice se retirer du monde, pour réfléchir sur sa vie et purifier son cœur.

Un des savans qui avait paru prendre au récit du prince plus d'attention que les autres, était d'avis que l'ermite, avant peu d'années, retournerait dans sa solitude, et que peut-être, s'il n'était retenu par la honte ou prévenu par la mort, il reviendrait encore dans le monde : « car, ajouta-t-il, l'espoir du bonheur est si profondément gravé dans le cœur de l'homme, que la plus longue expérience ne peut l'en effacer. Quoi qu'il en soit de l'état présent des choses, nous sentons le malheur et nous sommes forcés de le confesser :

cependant si ce même état de choses existe à quelque distance de nous, notre imagination nous le peint comme meilleur. Mais un temps viendra sans doute où les désirs ne feront plus notre tourment, et où l'homme ne sera malheureux que par sa propre faute. »

« C'est, dit un autre philosophe, qui avait écouté celui-ci avec beaucoup d'impatience, la condition actuelle d'un homme sage. Le temps est déjà venu où personne n'est malheureux que par sa propre faute. Rien n'est plus ridicule que de courir après le bonheur, quand la nature l'a mis à notre portée. La véritable voie de la félicité est de vivre selon les vues de la nature, dans l'obéissance de cette loi inaltérable et universelle dont tous les cœurs sont originairement empreints, dont les préceptes ne sont pas écrits, mais gravés par la destinée ; qui n'est pas le fruit de l'éducation, mais qui est innée en nous. Celui qui vit d'après le vœu de la nature n'aura rien à souffrir des illusions de l'espérance ni des inquiétudes du désir ; il les accueillera et les repoussera avec la même égalité d'esprit ; il agira ou souffrira suivant que la raison des choses le lui prescrira alternativement. Que d'autres hommes s'amuse avec de subtiles définitions ou des raisonnemens inextricables ; apprenons-leur à devenir sages par des moyens plus faciles : qu'ils observent la biche de la forêt ou la linotte du bocage ; qu'ils étudient la vie des animaux dont les mouvemens sont réglés par l'instinct ; ils obéissent à leur guide et ils sont heureux. Cessons donc toute dispute et apprenons à vivre ; rejetons cet amas de préceptes que n'entendent pas toujours ceux qui les enseignent avec tant d'orgueil et d'ostentation, et suivons cette maxime simple, que tout éloignement de la nature est une perte pour le bonheur. »

Lorsqu'il eut cessé de parler, promenant autour de lui des regards satisfaits, il semblait pénétré du bien qu'il venait de faire « Monsieur, lui dit le prince, avec beaucoup de modestie, comme je suis, ainsi que le reste des hommes, désireux de trouver le bonheur, j'ai donné la plus grande Attention à votre discours ; je ne doute point de la vérité d'une proposition avancée par un homme aussi expérimenté ; mais je voudrais que vous me fissiez connaître comment il faut se conduire pour vivre selon la nature. »

« Quand je rencontre un jeune homme aussi docile et aussi réservé , reprit le philosophe, je ne puis lui refuser aucune des instructions que mes études m'ont mis à même de communiquer. Vivre suivant la nature, c'est agir en ayant toujours égard aux fins qui doivent résulter des rapports et des qualités, des causes ou des effets ; c'est concourir au grand et immuable

dessein de la félicité universelle ; c'est coopérer à la tendance et à la disposition générale du système actuel des choses. »

Le prince trouva bientôt que cet homme était un des sages qu'il comprendrait d'autant moins qu'il l'écoutait davantage. Il le salua donc, et garda le silence ; mais le philosophe, supposant qu'il ne lui avait rien laissé à désirer et qu'il avait convaincu tous ses auditeurs, se leva et sortit avec l'air d'un homme qui a coopéré au système actuel des choses

## CHAPITRE XXIII.

### **Le Prince et sa sœur se partagent le soin d'observer.**

RASSELAS rentra chez lui accablé d'une foule de réflexions et ne sachant qu'elle route il devait suivre à l'avenir. Il trouvait l'homme instruit et l'homme simple également ignorans sur la voie du bonheur ; mais comme il était jeune encore, il se flattait qu'il lui restait du temps pour faire de nouvelles expériences et de plus profondes recherches. Il communiqua ses observations et ses doutes à Imlac, qui lui répondit par de nouveaux doutes et des observations peu propres à l'encourager. Dans cet état de choses, il conversait plus souvent et plus librement avec sa sœur, que le même espoir dominait, et qui, pour le soutenir, s'efforçait de lui prouver que bien qu'il eût été trompé jusqu'alors, il pourrait enfin réussir.

« Jusqu'ici, lui dit elle, nous avons peu connu le monde : nous n'avons encore été ni grands ni petits ; car au sein de notre patrie, revêtus des marques de la royauté, nous n'avons nulle puissance, et dans les lieux où nous sommes, nous n'avons point visité le séjour de la paix domestique. Imlac ne favorise pas nos recherches, de peur que nous ne découvriions qu'il se trompe quelquefois. Partageons entre nous le soin d'observer. Vous, mon frère, essayez quelles découvertes on peut faire au milieu de la splendeur des cours, et moi je parcourrai les rangs d'une vie plus simple. Peut-être la puissance et l'autorité sont-elles les biens suprêmes, puisqu'elles donnent le plus de moyens de faire des heureux : peut-être aussi le bonheur se trouve-t-il dans la modeste demeure d'une humble fortune, trop faible pour être ambitieuse et trop élevée pour craindre l'indigence et le malheur. »



## CHAPITRE XXIV.

### **Le Prince observe le bonheur des hautes conditions.**

RASSELAS applaudit à ce projet, et le lendemain il parut à la cour du pacha suivi d'un brillant cortège. Bientôt sa magnificence le fit remarquer comme un prince que sa curiosité avait amené de contrées lointaines : il entra dans l'intimité des principaux officiers et eut de fréquents entretiens avec le pacha lui-même.

D'abord il fut enclin à croire que l'être que les autres abordent avec respect, écoutent avec obéissance, et dont le pouvoir s'étend sur tout un royaume, doit se trouver heureux de sa condition. — « Dans cette situation, dit-il, peut-il y avoir une jouissance égale à celle de ressentir la satisfaction de plusieurs millions d'hommes rendus heureux par une sage administration. Toutefois, puisque, par la loi de la subordination, ce sublime bonheur ne peut être dans une nation la fortune que d'un seul, il est sans doute raisonnable de penser qu'il existe un bonheur moins élevé, car on ne peut admettre que des millions d'individus soient soumis à la volonté d'un seul, dans l'unique dessein de remplir son cœur d'une félicité sans partage. »

Ces réflexions assiégeaient l'esprit du prince sans qu'il pût résoudre la difficulté ; mais comme ses présents et son urbanité lui acquéraient des amis, il lui fut facile de donner plus d'extension à ses recherches. Il trouva que tous les hommes parvenus à une haute dignité haïssaient les autres et en étaient haïs ; et que leur vie se passait dans une Succession continuelle de complots et de délations, de stratagèmes et de fuites, de factions et de trahisons. Plusieurs de ceux qui entouraient le pacha n'avaient été placés auprès de lui que pour épier sa conduite, et en rendre compte : chaque langue murmurait la censure et tous les yeux étaient témoins de ses fautes.

Enfin des ordres de révocation arrivèrent ; le pacha fut mis dans les chaînes, conduit à Constantinople, et il ne fut plus question de lui.

« Que penser maintenant des prérogatives du pouvoir, dit Rasselas à sa sœur ? est-il sans aucune efficacité pour le bien ? ou le pouvoir subordonné est-il seul dangereux, et le pouvoir suprême glorieux et tranquille ? Le sultan est-il donc le seul homme heureux dans ses états ? ou le sultan lui-même est exposé aux tourmens du soupçon et à craindre ses ennemis ? »

Dans un court intervalle le nouveau pacha fut déposé ; le sultan qui l'avait élevé fut assassiné par les janissaires, et son successeur eut d'autres desseins et d'autres créatures.



## CHAPITRE XXV.

### **La Princesse continue ses recherches avec plus de diligence et de succès.**

PENDANT que son frère brillait à la cour du pacha, la princesse s'introduisit dans diverses familles ; car il est peu de portes fermées à la libéralité jointe à un caractère aimable. Les filles de plusieurs de ces familles avaient de l'enjouement et des manières agréables, mais Nekayah était depuis trop long-temps accoutumée à la conversation d'Imlac et de son frère pour goûter leur légèreté enfantine et leurs causeries, qui n'avaient jamais que des bagatelles pour objet ; leurs idées lui paraissaient obscures, leurs désirs bas et leur gaîté souvent factice. Leurs plaisirs, pauvres comme ils l'étaient, ne pouvaient conserver leur pureté, et étaient corrompus par de petites rivalités ou une émulation méprisable. Elles étaient jalouses de la beauté de leurs compagnes, de ce don naturel auquel les soins ne peuvent rien ajouter, et auquel l'envie ne peut rien faire perdre. Plusieurs entretenaient un commerce amoureux avec des jeunes gens légers comme elles, et d'autres s'imaginaient être amoureuse s, lorsqu'elles n'étaient que folles. Leurs attachemens, qui n'étaient point basés sur la raison ou la vertu, se terminaient le plus ordinairement par le repentir. Leurs chagrins cependant étaient de courte durée comme leurs plaisirs : toute chose flottait dans leur esprit fragile entre le passé et l'avenir, de sorte qu'un désir donnait aisément naissance à un autre désir, comme une seconde pierre lancée dans les eaux efface et confond les cercles décrits par la première.

La princesse prédominait sur ces jeunes filles, comme sur des êtres inoffensifs, et elle les voyait orgueilleuses de sa protection et fatiguées de sa compagnie.

Mais son dessein était d'examiner plus profondément ; et son affabilité engagea facilement celles dont les cœurs s'étaient ouverts à la peine à lui confier leurs secrets ; et celles que flattait l'espérance ou que la fortune avait favorisées l'invitaient souvent à partager leurs plaisirs.

La princesse et son frère se réunissaient ordinairement le soir dans un pavillon sur le bord du Nil, et se racontaient leurs découvertes de la journée. Comme ils y étaient ensemble, la princesse jeta les yeux sur le fleuve qui coulait devant elle « O toi, s'écria-t-elle, le plus grand des fleuves, qui roule tes eaux à travers dix empires réponds à la prière de la fille de ton roi légitime : dis-moi si au milieu de ta course tu baignes une seule habitation où l'on n'entende pas les murmures de la plainte. »

« Vous n'avez donc pas été plus heureuse, lui dit Rasselas, dans l'examen de la société, que je ne l'ai été dans celui des cours. » — « Depuis le dernier partage que nous avons fait entre nous des objets à examiner, répondit la princesse, je suis entrée dans l'intérieur de plusieurs familles qui offraient les plus séduisantes apparences de la paix et de la prospérité , et je n'en ai pas trouvé une seule exempte de peines et de troubles.

Je n'ai point cherché l'aisance chez le pauvre, parce que j'étais persuadée que je ne pourrais l'y trouver. Mais en revanche, j'ai vu bien des pauvres que j'avais supposés vivre dans l'abondance. Dans les grandes villes la pauvreté a différens aspects ; souvent elle est voilée par la magnificence et plus souvent encore par la folie. Le soin de la plus grande partie de la société est de cacher son indigence : elle se soutient par des expédiens momentanés, et perd chaque jour à former des projets pour le lendemain.

Cependant je voyais ce mal avec moins de peine, quoiqu'il fût fréquent, parce que je pouvais le réparer. Mais plusieurs de ceux qui en souffraient ont refusé mes libéralités, plus offensés du soin que je prenais de découvrir leurs besoins que satisfaits de mon empressement à les secourir ; et d'autres que leur état d'indigence contraignait à accepter mes services n'ont jamais pu pardonner à leur bienfaitrice. Je dois avouer pourtant que quelques personnes ont été sincèrement reconnaissantes sans ostentation et sans espérance d'obtenir d'autres bienfaits. »

FIN DU PREMIER VOLUME.





1 Le dénuement de Johnson était tel quelquefois, que manquant de l'argent nécessaire pour payer son logement, il errait dans les rues de Londres pendant toute la nuit.

# À propos de cette édition électronique

Source : BnF



Ce document provient de la bibliothèque  
numérique Gallica



Il est consultable en ligne ici :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6373178>

3

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- \* La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- \* La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation

commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- \* des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- \* des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire).

L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.